

128. J. 750.

LE
MARÉCHAL NEY

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET ONZE TABLEAUX.

PAR MM. DUPEUTY, ANICET-BOURGEOIS ET DENNEERY.

MUSIQUE DE M. A. PILATI, DÉCORS DE M. DEVOIR,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 25 MAI 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARÉCHAL NEY.....	MM. JEMMA.
LOUIS XVIII.....	PERRIN.
TALLEYRAND.....	POTIER.
MORAND.....	VANNOY.
JULES MORAND.....	LINVILLE.
KERNOC.....	RAUCOURT.
DUBREUIL.....	MULLIN.
SAINT-ANDRÉ.....	TOURNAN.
LA PIGEONNIÈRE.....	NESTOR.
LE PARISIEN.....	GABRIEL.
EUGÈNE BEAUHARNAIS. } UN DEFENSEUR..... }	MUNIÉ.
BERGERON.....	BENJAMIN.
MARTIN.....	MOSSARD.
MOLLARD.....	DUBOIS.
LANJUINAIS.....	ARTEUR.
UN OUVRIER... } UN PRÉSIDENT. } UN OFFICIER RUSSE. } DELANOYE..... }	MERCIER.
UN BRIGADIER.....	SAINT-AMAND.
LA MARECHALE.....	VISSOT.
LA COMTESSE.....	M ^{mes} HALLEY. (1)
MARTHE.....	DAUBRUN.
LA MERE LOMBARD.....	DHARVILLE.
MARIE-JEANNE.....	CHARTON.
UNE PAYSANNE.....	BOUTIN.
UN PROCUREUR, UN GREFFIER, UN HUISSIER, UN PAYSAN, DEUX SOLDATS.	HÉLOÏSE.

(1) Les auteurs doivent à l'obligeance de M^{me} Halley, et à son talent, le succès du rôle peu important de la Maréchale. — Ce rôle doit être joué, en province, par les premiers rôles-femmes.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

LE PRINCE EUGÈNE.

Une maison russe. — Intérieur.

SCÈNE I.

EUGÈNE, MORAND, KERNOC, LE PARISIEN, MARTHE, SOLDATS, puis JULES. (*Au lever du rideau, des soldats sont étendus sur des bottes de paille; et reposent au fond. — A droite, Marthe dort dans son manteau. — Le prince Eugène, près d'une mauvaise table, examine une carte; Morand est debout près de lui.*)

EUGÈNE.

Colonsi, combien nous reste-t-il d'hommes sur les dix mille que nous avons ramenés de Smolensk ?

MORAND.

Douze cents à peine. (*Eugène fait un mouvement.*) Et nous n'en aurions pas trois cents si vous ne leur aviez pas trouvé un abri dans les maisons de cette bourgade d'Orcha, que ses habitants ont abandonnée.

EUGÈNE, à lui-même, regardant la carte.

Pas un passage praticable.

MORAND, voyant arriver Jules avec deux officiers.

Eh bien, Jules ?

JULES.

Nous avons fouillé toutes les maisons qui ne sont pas occupées par nos soldats... Pas un habitant, les fourrages brûlés, les bestiaux emmenés, les farines noyées dans des marcs endormis.

MORAND, se tournant du côté des soldats endormis.

Ainsi donc, braves compagnons d'armes auxquels un moment de sommeil procure l'oubli de vos maux, que trouverez-vous au réveil ? La famine ; la famine, qui vous tuera plus cruellement que le sabre ou le boulet, qui tuera ma fille ? ma pauvre Marthe. (*Elle s'est approché d'elle.*)

MARTHE, se levant : elle est en uniforme.

Vous m'avez appelée, mon père ; voilà votre officier d'ordonnance.

ACTE I, TABLEAU I.

3

MORAND.

Chère enfant ! avec quel courage tu supportes les fatigues et les dangers de cette désastreuse campagne !... Pourquoi n'es-tu pas restée en France ?

MARTHE.

Rester en France ? quand vous partiez, vous, mon père, vous, vieux et noble soldat de la République ! et toi, mon frère, à peine sorti des vélites de la garde, et déjà capitaine à vingt-trois ans !... D'autres femmes auraient voulu vous retenir : moi je vous ai suivie.

MORAND.

En cédant à ta prière, Marthe, en te laissant partir avec nous, j'ai manqué à mes devoirs de père et de soldat... moi qui n'ai jamais bronché devant une batterie, je tremble, à présent ; j'ai peur.

MARTHE.

Vous trembler ! vous, l'ami du héros de l'armée !

MORAND.

Comme tu en parles avec enthousiasme !

MARTHE.

Avez-vous oublié que, tout enfants, mon frère et moi, vous nous entreteniez déjà des exploits de votre brave Michel, votre camarade d'école, à Sarrelouis ? Ses premiers triomphes faisaient battre nos jeunes cœurs... Mon admiration d'autrefois pour le maréchal est devenue un culte, une religion : il me semble que j'ai ma part dans ses victoires ; il me semble que sa renommée est la mienne, je sens que je l'aime.

MORAND.

Tu l'aimes !

MARTHE.

Oui, comme j'aime la gloire, comme j'aime la France...

MORAND, à lui-même.

Noble cœur !...

EUGÈNE, se levant.

De tous côtés, des ravins, des rivières infranchissables, ou des corps d'armée qui gardent les routes... Ney seul peut nous sauver, en lui seul est notre espoir.

MARTHE, à Morand.

Vous l'entendez, mon père : toujours lui.

EUGÈNE.

Mais où est-il ? où le rejoindre ? Depuis huit jours, aucune nouvelle. (Quelques coups de canon, au lointain.)

TOUS.

Le canon ! le canon !

LE MARÉCHAL NEY.

EUGÈNE.

Oui, c'est le canon... si c'était le sien, si cette grande voix de la guerre était un signal de ralliement... Colonel, visitez tout le cantonnement ; tâchez de resserrer les liens de la discipline, et que chacun se tienne prêt pour le départ ; avec quelques hussards qui me restent de ma garde italienne, je vais faire une reconnaissance... Capitaine Morand, vous m'accompagnerez.

MARTHE.

Je ne vous quitte pas mon père.

EUGÈNE.

Hâtons-nous... le canon nous servira de guide. (*Il sort à gauche avec Jules ; Morand sort à droite avec Marthe.*)

SCÈNE II.

KERNOC, LE PARISIEN, SOLDATS, OFFICIERS, BLESSÉS, tous endormis.

KERNOC, frappant sur l'épaule de son camarade.

Dis donc, Parisien ?

PARISIEN.

Je dors.

KERNOC.

Est-ce que t'as pas entendu quelque chose comme le canon ?

PARISIEN.

Bah ! c'était toi qui ronflais... t'es bête de m'avoir réveillé : je rêvais de mon Paris, de ma bonne femme de mère.

KERNOC.

Et moi, je rêvais que le maréchal Ney avait bousculé les Russes, qu'il nous ramassait ici au demi-cercle, avec le reste de son corps d'armée, et que nous rejoignons l'avant-garde, tambour battant.

PARISIEN.

Je suppose que le maréchal est aussi embarrassé que nous... rien dans les mains, rien dans les poches : misère et compagnie.

KERNOC.

Quelle neige dans la plaine ! quelles rafales carabinées ! Encore un jour de marche, nous crevons de froid !

PARISIEN.

Et pour nous dédommager, nous crevons de faim !

KERNOC.

Tais-toi, Parisien ! Si t'étais marin, si t'avais navigué par la tempête, si t'étais né comme moi à Recouvrance, t'aurais plus de confiance à notre général à tous, qui est là-haut. (*Il fouille mystérieusement à sa poche.*)

ACTE I, TABLEAU I.

5

PARISIEN.

Kernoc, sans façon, est-ce qu'il te reste quelque chose ?

KERNOG.

Plus bas!... plus bas!... (*Le prenant plus à part.*) J'ai sauvé de la bagarre un petit pain de munition, que l'empereur, lui-même, s'en lècherait les barbes. (*Il tire un morceau de pain noir.*)

PARISIEN.

Oh! donne, donne!...

KERNOG.

Gourmand, va!... (*Rompant le pain en deux.*) Tiens, choisis; veux-tu l'aile ou la cuisse ?

PARISIEN.

Oh! merci, merci!...

KERNOG.

Quel malheur que je n'en aie pas pour tous les camarades !

PARISIEN.

Je vas en garder quelques bouchées pour Raymond, qui est aussi de Paris, du Gros-Caillou. (*Il met un petit morceau de pain dans sa poche.*)

KERNOG.

Et moi, pour mon lieutenant.

PARISIEN.

Pauvre Raymond ! il était apprenti chez mon père ; il a voulu partir avec moi... Quel bon ouvrier ! Comme il vous tournait une jambe !

KERNOG.

Comment, une jambe ?

PARISIEN.

Ah! oui, tu ne sais pas : la boutique de mon père était en face de l'hôtel des anciens, qui ont eu des quilles abattues au jeu de boule de la guerre.

KERNOG.

Connu.

PARISIEN.

Il était tourneur en jambes, de son état, ce qui l'avait fait sur-nommer le cordonnier des Invalides.

KERNOG.

Bon !

PARISIEN, *achevant son pain.*

Ah! je me sens mieux, au physique et au moral... Quelques heures de sommeil et un peu de nourriture, comme ça vous re-fait un homme!... J'irais, maintenant, sans m'arrêter, jusqu'au faubourg Saint-Antoine.

LE MARÉCHAL NEY.

KERNOG.

Vraiment?... Eh bien ! à la bonne heure... (*Haut.*) Camarades, qui est-ce qui a des lettres pour Paris? v'là monsieur qui part.

UN SOLDAT, se soulevant à moitié sur sa botte de paille.

Qui est-ce qui nous parle? qui nous réveille?

UN AUTRE.

Laissez-nous dormir, ou mourir !

UN TROISIÈME, d'une voix faible, élevant la main.

Du pain ! du pain !

TOUS, se levant et criant,

Du pain ! du pain !

SCÈNE III.

LES MÊMES, EUGÈNE, JULES, OFFICIERS.

EUGÈNE.

Vous demandez du pain, mes enfants, eh bien ! vous pouvez en avoir.

TOUS.

Vive le prince Eugène !

EUGÈNE.

Comme nous, le maréchal Ney n'a pas perdu ses fourgons. Sous les balles de l'ennemi, ses hommes ont diminué, sans doute, mais les rations abondent. Eh bien ! j'ai maintenant la certitude que le canon qui s'est fait entendre venait du côté de la route qu'il a dû prendre... Marchons à sa rencontre, et bientôt nous trouverons des frères qui partageront avec nous. (*Les soldats détournent la tête.*)

PREMIER SOLDAT,

Encore le désert glacé !

UN AUTRE SOLDAT.

Avec nos pauvres pieds à moitié gelés !

PREMIER SOLDAT.

Mieux vaut attendre ici la mort ; au moins nous avons un abri. Nous ne sortirons pas d'ici. (*Tous regagnent lentement le fond du théâtre.*) Non, non.

EUGÈNE, à Jules et aux autres officiers.

Les malheureux !

JULES.

Tout est perdu, ils n'obéiront pas.

KERNOG, s'avancant, après s'être frappé le front, comme concevant une idée.

Et moi, je dis qu'ils partiront, malgré eux.

ACTE I, TABLEAU I.

7

EUGÈNE, étonné.

Et qui les y forcera ?

KERNOC.

Moi, Kernoc, marin de la garde... Parisien, je te dirai mon idée. (*Il sort vivement avec le Parisien.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté KERNOC et le PARISIEN.

EUGÈNE.

Cet homme est fou... (*Aux soldats.*) Voyons, mes enfants, rappelez votre raison... Vous avez faim, vous avez froid ; mais moi, j'ai froid et faim comme vous... Ai-je conservé des vivres, des bagages ? Non... Je vous ai tout donné, tout distribué, comme à des amis, comme à des frères !... Eh bien ! suivez donc votre ami, votre frère !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MORAND, MARTHE.

MORAND.

Prince, le corps entier se mutine, et refuse de quitter les maisons de bois du village... Du pain ! disent-ils, ou le repos et la mort !...

PREMIER SOLDAT.

Vous le voyez, mon général, tout le monde est las de souffrir, tous veulent en finir...

EUGÈNE.

Tuez-moi donc, alors, pour que je n'aie pas dire en France que vous vous êtes déshonorés !... (*Mouvement parmi les soldats.*)

TOUS.

Déshonorés !... (*La générale se fait entendre.*)

CRIS, en dehors.

Au feu ! au feu !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KERNOC, LE PARISIEN, SOLDATS, entrant en désordre.

KERNOC.

Mon général, des Cosaques isolés ont mis le feu aux maisons de bois du village ; le vent attise les flammes, l'incendie nous gagne ! Impossible de rester ici !...

EUGÈNE, bas.

Je te devine. (*Il lui serre la main. Haut.*) Eh bien ! soldats,

LE MARÉCHAL NEY.

vous laisserez-vous ensevelir sous ces décombres ? (*Le canon se fait entendre de nouveau.*) Tenez, le canon se rapproche, on nous appelle... Ecoutez-vous la voix du désespoir ou celle de l'honneur?...

TOUS.

Aux armes ! aux armes ! (*Ils reprennent vivement leurs armes.*)

EUGÈNE.

A la bonne heure ! je vous reconnais... Serrez vos rangs et ménagez vos munitions... A la baïonnette !

TOUS.

A la baïonnette !

KERNOC.

Je le disais bien, les v'là dégelés!... (*Ils sortent, Eugène est à leur tête ; les tambours battent, le canon se fait entendre au loin. Le théâtre change.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

LA RETRAITE DE RUSSIE.

Effet de neige.

SCÈNE I.

EUGÈNE, MORAND, KERNOC, MARTHE, LE PARISIEN,
OFFICIERS et SOLDATS de diverses armes, TRAINEURS, FEMMES
et ENFANTS, COSAQUES.

Au changement, et sur les premières mesures de l'orchestre, la scène est un moment vide et présente un aspect désolé : affûts de canon, armes brisées, traces sanglantes sur la neige, etc., etc. — Puis quelques cosaques se montrent et semblent attendre leur proie. — Un moment après, la tête de la colonne du prince Eugène paraît à gauche, Kernoc et le Parisien font partie de cette garde avancée, qui marche avec précaution, et les armes apprêtées. — Le Prince, Morand, Marthe, des officiers isolés paraissent ensuite, suivis du reste de la colonne.

KERNOC, au Parisien.

Je crois que j'en ai encore descendu un.

LE PARISIEN.

T'as toujours de la chance, toi.

EUGÈNE, à Morand.

Ces attaques ne sont pas sérieuses : faites cesser le feu, colonel ! (*Roulement de tambour. Il sort un instant avec Morand, Marthe et quelques officiers.*)

ACTE I, TABLEAU II.

9

LE PARISIEN, *revenant sur le devant avec Kernoc.*

Eh bien ! Kernock !

KERNOC.

Eh bien ! Parisien, qu'est-ce que tu penses de ça ?...

LE PARISIEN.

Je pense que nous avons fait notre dernière étape... mon nez est déjà gelé...

KERNOC.

Et moi, je dis et je pense autre chose... tant qu'il ne me sera pas prouvé que le maréchal Ney n'a pas été dévoré par un cosaque, j'ai confiance.

LE PARISIEN.

Mais puisqu'on dit qu'il est mort !

KERNOC.

Lui, mort ?... Ceux qui disent ça ne le connaissent pas.

LE PARISIEN.

Tiens, Kernoc, je sens que le froid me gagne ; mes doigts se glacent sur le canon de mon fusil... Je laisserai mes os ici, vois-tu !...

KERNOC.

Laisse donc tranquille !...

LE PARISIEN.

Adieu, mon faubourg, mon Paris !... Adieu, ma bonne mère !... Toi, Kernoc, tu as du bonheur, tu reverras la France. Eh bien, va trouver la pauvre femme... Je lui avais dit en partant : « Mère, je vous promets de revenir avec la croix !... » La v'là, c'te croix, gagnée à Smolensk.... Eh bien, prends-la, porte-la à ma mère, afin que je tienne au moins la moitié de ma promesse....

KERNOC, *dominant son émotion.*

Allons donc, allons donc, allons donc, Parisien, tu n'es pas un homme !... Nous reviendrons ensemble, c'est moi qui te dis ça, et si tu ne peux pas marcher, eh bien, je te porterai !... (*Ici Eugène, Morand, Marthe et les officiers reviennent.*)

EUGÈNE.

Personne encore !... Aura-t-il pu arriver ?... quel ciel impitoyable !... quelle marche !...

MORAND.

Trois jours sans abri, sans pain, et sans cesse décimés par ces hordes sauvages !...

MARTHE.

Pauvres soldats !

EUGÈNE.

Débris héroïque de la première armée du monde, vous dont je répons à la France, pourrai je jamais vous rendre une patrie ?

LE MARECHAL NEY.

KERNOC, *s'approchant.*

Pardon, excuse, mon général... je sais bien qu'il est interdit de parler sous les armes, mais par des temps pareils...

EUGÈNE.

Parle, mon brave, je t'écoute.

KERNOC.

Est-ce qu'il faut renoncer à l'espoir de retrouver le troisième corps et le brave maréchal Ney ?

EUGÈNE.

Comme nous, sans doute, il est perdu dans ces déserts !...

MORAND.

Oui, il fallait une victime pour protéger la retraite, on l'a choisi comme le plus intrépide, il aura succombé sous le nombre.

LE PARISIEN, *à Kernoc.*

Ainsi, tout est fini !... (*La foule s'est approchée avec anxiété.*)

TOUS, *avec désespoir.*

Nous sommes perdus, nous sommes perdus !...

EUGÈNE.

Enfants, j'ai tenté un dernier effort pour vous sauver !... Colonel Morand, j'ai confié à votre fils une mission qui peut-être nous ouvrira une voie de salut ! Cette mission est périlleuse, mais je le sais brave comme son père, et je compte sur lui !...

MORAND.

Prince, mon fils doit être mort, car il serait revenu à son poste.

MARTHE.

Mon frère bien-aimé !

KERNOC, *en sentinelle.*

Qui vive ?

VOIX *en dehors.*

France !

MARTHE.

C'est sa voix... (*Il entre.*) C'est lui !...

MORAND.

Ils ne l'ont pas tué.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULES, *blessé à la tête.*

JULES.

Non, blessé seulement.

EUGÈNE.

Mais, des nouvelles...

ACTE I, TABLEAU II.

11

TOUS.

Des nouvelles, des nouvelles !... *(On le fait asseoir sur un tambour.*

JULES.

Hélas ! je ne vous apporte que celles qu'ont pu me donner quelques traîneurs que j'ai rencontrés, exténués de fatigue et mourant de faim comme nous-mêmes. Ils assurent que le maréchal, dont ils ont perdu la trace, est ainsi que nous errant dans ces vastes déserts.

MORAND.

Mais tu n'as donc rencontré aucun village, aucune habitation ?

JULES.

Aucune.

EUGÈNE.

Nul autre corps d'armée, nulle autre troupe que ces traîneurs en désordre ?

JULES.

Non... C'est-à-dire... 'oh ! tenez, c'est comme un terrible rêve ! Un corps d'armée, dites-vous ?... oui, j'en ai vu un, presque tout entier, à quelques lieues d'ici... des milliers d'hommes dans un vaste champ de désolation... De jeunes soldats, des débris de la vieille garde, tous morts !... Jamais je n'avais tant vu de cadavres... et pourtant le fer et le feu des Russes n'étaient pour rien dans ce grand désastre... le climat seul avait donné !... Oh ! quel horrible carnage !... Chaque tronc d'arbre servait d'appui à une victime ; parfois, quatre ou cinq cadavres étaient groupés, serrés ensemble, comme s'ils avaient cherché dans leurs compagnons un reste de chaleur qu'ils n'avaient plus eux-mêmes ; d'autres s'étaient endormis dans la neige, et la neige était devenue leur linceul. Plus loin, c'étaient de pauvres femmes dont les traits exprimaient encore toutes les tortures de la faim. Plus loin encore étaient les plus forts et les plus braves, ceux qui avaient lutté longtemps et qui avaient voulu mourir debout. Parmi eux était un canonnier, la main tendue vers l'affût de sa pièce, menaçant encore l'ennemi et faisant face à la Russie !... ses regards étaient tournés vers le ciel, comme pour lui reprocher tant de douleurs et de tortures... Et moi, en me voyant isolé au au lieu de cette plaine immense, je sentis ma raison qui se perdait... Oui, je serais devenu tout à fait insensé si j'avais tardé quelques instants de plus à revenir auprès de vous.

EUGÈNE.

Oh ! les malheureux ! les malheureux !...

MARTHE.

Mais tu es brisé de fatigue ?...

JULES.

De fatigue... de froid... et de faim surtout.

MORAND.

J'ai envoyé des hommes en maraude!... espérons!...

JULES.

Espérons... (*Apercevant un feu que quelques soldats sont parvenus à allumer.*) Ah! du feu!...

TOUS.

Du feu!... (*Ils s'élancent autour du feu et se disputent des places.*)

LES SOLDATS.

Non, moi... moi... du feu... du feu!...

MARTHE.

Oh! qu'ils sont heureux d'avoir chaud!...

MORAND.

Ma pauvre fille!... un peu de place, mes amis! (*Mouvement parmi les soldats.*)

EUGÈNE.

Ah! comme la souffrance a changé ces nobles cœurs!...

JULES.

Mais il nous faudra donc mourir ici! mourir de toutes les tortures de ces infortunés que j'ai vus là-bas... oh! je sens que mon courage m'abandonne, c'est le froid qui me pénètre, la force qui me manque... et le sommeil... qui vient...

MORAND.

Le sommeil!... Jules... Jules, ne dors pas!... Le sommeil, c'est la mort!...

MARTHE, à genoux, près de Jules.

Mon frère... mon pauvre frère... oh! tu lutteras... n'est-ce pas, tu auras du courage?... oh! comme il est glacé... ce froid est terrible... si terr... (*Laissant tomber sa tête.*) Mon Dieu! je me croyais plus forte!...

MORAND.

Ma fille... et elle aussi... et elle aussi, mon Dieu!... Jules, Jules...

JULES.

Laissez-moi dormir, mon père... Je me sens bien maintenant...

MORAND.

Mais ta faiblesse te tue; elle tuera aussi notre pauvre Marthe...

JULES.

Ma sœur... ma sœur... (*Il essaie de se relever.*)

MORAND.

Marthe, du courage, pour relever le courage de Jules, ou ton frère va mourir...

MARTHE, essayant de se relever.

Lui, lui... oh! (*Elle lui tend les bras.*) Jules, Jules.

JULES, *tendant les bras vers elle.*

Ma sœur!... ma sœur!...

MORAND, *les attirant dans ses bras et les forçant de se relever.*

Mes enfants, vivez l'un pour l'autre, et moi je vivrai par vous deux...

CRIS, *en dehors, à droite.*

Hourra! hourra!

KERNOC, *le fusil à la main, à Eugène.*

Général... Platow et ses cosaques envahissent la route... nous sommes cernés. (*Consternation générale.*)

EUGÈNE.

Ils approchent : camarades, notre devoir est tracé.

KERNOC.

Halte-là ! qui vive ?

VOIX, *au dehors.*

Parlementaire !

KERNOC, *à Eugène.*

Général, un parlementaire !

EUGÈNE.

Laissez passer. (*Sur un signe de Kernoc, entre le parlementaire.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN OFFICIER RUSSE.

EUGÈNE, *à l'officier.*

Quelle est votre mission ?

L'OFFICIER.

L'hetmann Platow coupe la retraite à la colonne affaiblie que vous commandez ; en moins d'une heure il peut vous détruire ; mais, plein d'admiration pour tant de bravoure et d'infortune, il vous offre une capitulation qui vous assure à tous la vie sauve... Il suffit à sa gloire de recevoir l'épée du fils adoptif de Napoléon...

EUGÈNE.

Monsieur, l'épée d'Eugène de Beauharnais ne le quittera qu'avec la vie... Quant à ceux que je commande, ils vont vous répondre eux-même... (*Aux soldats, élevant la voix.*) Camarades, on vous offre d'être menés en esclavage, conduits comme un vil troupeau, sous le bois de la lance du cosaque... on vous donne le choix entre la Sibérie ou la mort ?

TOUS.

La mort !

EUGÈNE, *à l'Officier.*

Vous entendez ?...

LE MARÉCHAL NEY.

L'OFFICIER.

Prince, un quart d'heure vous est accordé pour vous rendre...
(Eugène fait un geste, le Russe se retire.)

KERNOC, le reconduisant, et lui montrant son fusil.

Sans adieu, kalmouck; tout à l'heure nous reprendrons la conversation.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins L'OFFICIER RUSSE.

EUGÈNE.

Soldats, formons un bataillon sacré; les blessés, les femmes au milieu... entourons-les... et tous frères, tous égaux devant la mort; recevons comme un seul homme le choc de l'ennemi... Soldats, un adieu suprême à la France!... à elle notre dernier cri, pour elle notre dernière cartouche...

TOUS.

Vive la France!...

CRIS en dehors.

Vive la France!...

EUGÈNE.

Le même cri nous répond...

JULES, qui est remonté au fond.

Ce sont des Français!...

CRIS, répétés au dehors.

Vive la France!...

MARTHE, regardant à gauche.

Ah! c'est lui! c'est Ney, c'est notre sauveur!

SCÈNE V.

LES MÊMES, NEY, OFFICIERS, SOLDATS, TAMBOURS, ETC.

Les Tambours entrent en scène par la gauche, aux acclamations de toute la colonne. Des Cosaques qui commençaient à se montrer prennent la fuite. Ney paraît bientôt lui-même. Eugène s'élance vers lui, ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Les Soldats de Ney secourent ceux d'Eugène et leur prodiguent des soins et des vivres.

EUGÈNE.

Mon ami, mon frères d'armes...

KERNOC, bas au Parisien.

Dis donc, il était mort!...

NEY.

Du courage, mes amis! voici des frères prêts à partager leurs vivres avec vous! et je vous promets de vous ramener tous en

ACTE I. TABLEAU II.

14

Franca ! Cette promesse, je vous la tiendrai comme j'ai su tenir celle que j'ai faite à l'Empereur d'arrêter, avec mes quatre mille soldats, les quatre-vingt mille Russes qui le poursuivaient. Je me suis battu pendant trois jours, et l'Empereur est maintenant sur les bords de la Bérézina.

JULES.

Oui, maréchal, l'Empereur vous y attend, il refuse de s'éloigner sans vous ! La moitié de mes trésors, s'est-il écrié, à qui me ramènera le brave des braves !

NEY, ému.

Ah ! il a dit cela ?... Eh bien !... il me reverra, sans qu'il lui en coûte rien !

EUGÈNE.

Songez qu'il vous faudra passer sur le corps de Platow et de ses cosaques...

NEY.

Combien sont-ils ?

EUGÈNE.

Douze mille.

NEY.

Il me reste quinze cents hommes... dont voici l'avant-garde, quinze cents hommes, sans compter les vôtres... c'est assez... avec quatre mille hommes, j'ai tenu en échec les quatre-vingt mille hommes de Kutusof... A nous deux, nous battons bien douze mille cosaques.

EUGÈNE.

Maréchal, je serai fier de servir sous vos ordres... vous êtes grand comme notre malheur !...

TOUS.

Vive Ney !... vive le héros de la retraite !...

NEY.

Camarades, chacun à son poste, comme pour une victoire... je vous la promets... nos aigles ont été brûlées par nos mains... celle-ci, nous l'avons gardée ; et je vous jure qu'elle sera témoin de leur défaite, ou qu'elle me servira de linceul !...

KERNOC.

Maréchal... on a deviné que vous étiez avec nous... on vous fait les honneurs de la garde impériale russe... elle s'avance sur nous en colonne...

NEY.

Aux armes !!! (Roulement de tambour.)

TOUS.

Aux armes !!!

NEY.

Soldats !... la France et Napoléon sont là... devant nous... et

malgré toute l'armée russe, je vous jure que vous reverrez votre patrie et votre Empereur... Camarades, je ne suis pas seulement votre général, je suis votre porte-drapeau ! (*Il saisit l'aigle.*)

EUGÈNE, *prenant un fusil.*

Et moi, je suis soldat !

NEY.

En avant !...

TOUS.

En avant !... (*Les tambours battent. Tous s'avancent aux cris de :*) Vive Ney ! vive le sauveur de l'armée !... (*On voit apparaître une colonne de garde impériale russe, le combat s'engage ; l'avantage est aux Français. — Tableau. — Rideau.*)

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

LA RESTAURATION DE 1814.

Un grand salon de réception au château des Tuileries. — Une galerie au fond.

SCÈNE I.

LE BARON DE SAINT-ANDRÉ, LE BARON GRANDET, DUBREUIL, COURTISANS, DES MEMBRES DU TRIBUNAL DE COMMERCE, CHEFS DE LÉGIIONS DE LA GARDE NATIONALE. (*Au lever du rideau de Saint-André et les Courtisans sont à droite; Grandet s'entretient à gauche, avec les magistrats consulaires et les Chefs de légions.*)

DE SAINT-ANDRÉ, *aux Courtisans.*

Quel beau jour pour les amis du trône et de l'autel ! Le soleil de la Restauration luit enfin pour la France. Hier, nous avons pu saluer de nos acclamations le noble descendant de nos rois, Louis le Désiré à son entrée dans sa capitale. (*Allant à Grandet.*) Ehl mais, je neme trompe pas : comment ! vous ici, au bal, chez le roi, monsieur Grandet ! vous un baron de l'Empire !

GRANDET.

Il est vrai que l'Empereur m'avait fait baron, comme il vous avait fait baron, vous-même, monsieur de Saint-André.

DE SAINT-ANDRÉ.

Malgré moi, monsieur, malgré moi.

GRANDET.

Avec une jolie dotation, si j'ai bonne mémoire.

DE SAINT-ANDRÉ.

Toujours malgré moi, monsieur... Le moyen de refuser, avec un despote comme celui-là? Mais si je l'ai servi, je prouverai que j'ai toujours conspiré... au fond du cœur, pour nos princes légitimes... Mais, pardon, je vois se former le quadrille des premiers sujets de l'Opéra, et je veux être tout à la danse...

BALLET.

Après la danse, on voit paraître une dame, en costume de cour, donnant la main à M. de Blacas; ils entrent du fond à gauche. A la vue de cette dame tous les courtisans s'inclinent avec respect.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE BLACAS, M^{me} DU *** (*Ils sont suivis d'un Huissier.*)

M^{me} DU ***.

Monsieur le comte, j'ai d'importantes nouvelles à donner à sa majesté.

M. DE BLACAS.

Le roi est au conseil...

M^{me} DU ***.

J'attendrai le bon plaisir de sa majesté. (*M. de Blacas et M^{me} du *** traversent et sortent à droite.*)

DUBREUIL, à part.

Pas seulement un regard pour moi.

GRANDET.

Quelle est donc cette dame devant laquelle ils s'inclinent comme devant une reine? (*Il remonte la scène avec les autres, par un mouvement de curiosité.*)

DUBREUIL, pendant ce mouvement s'adressant à l'Huissier qui suit M. de Blacas et la Dame.

Un mot, s'il vous plaît?... Vous me reconnaissez... Monsieur de Blacas n'a-t-il pas reçu ma lettre? n'aurai-je donc pas l'audience secrète que j'ai sollicitée?

L'HUISSIER, avec mystère.

Vous êtes, n'es-ce pas, le major Dubreuil?

DUBREUIL.

Oui.

L'HUISSIER.

J'ai là un billet pour vous. (*Il lui remet un papier.*)

LE MARECHAL NEY.

DUBREUIL, *ouvrant le billet et lisant.*

« Ce soir, après le conseil, à mon hôtel. » Il accepte. Allons, ma fortune était à refaire... je la referai. *(Il sort.)*

DE SAINT-ANDRÉ, *redescendant la scène, et avec affectation.*

Oui, messieurs, nous venons de saluer, la charmante Gabrielle du petit-fils d'Henri IV.

GRANDET, *à ses amis.*

Soyons indulgents : c'est du château de cette dame qu'est datée la déclaration de Saint-Ouen.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté Dubreuil* ; LE VICOMTE DE LA PIGEONNIÈRE, *(Costume outré des émigrés.)*

LA PIGEONNIÈRE.

Par la sambleu! je dois en convenir, ce petit marquis de Buonaparte, a très-bien entretenu le château des Tuileries... et laisse la France dans un état satisfaisant... Décidément ce parvenu était un assez bon intendant.

GRANDET, *qui s'est rapproché.*

Vous trouvez, monsieur de la Pigeonnière ?

LA PIGEONNIÈRE.

Quel est ce monsieur, ce bourgeois, qui se permet de nous couper la parole !

DE SAINT-ANDRÉ.

Un riche fabricant de draps.

LA PIGEONNIÈRE.

Un drapier ? ah ça, ne sommes-nous pas aux Tuileries ? A quoi pense donc le grand maître des cérémonies que je dois remplacer bientôt... Mais, patience, le bon vieux temps reviendra... et nous rentrerons dans nos terres, dans nos châteaux dont nous avons été dépouillés pendant cette époque de troubles qu'ils appellent la République, je crois.

LES ROYALISTES, *riant.*

La République !

DE SAINT-ANDRÉ.

Autre folie.

LA PIGEONNIÈRE.

Comme si sa majesté le roi de France et de Navarre avait cessé un seul instant de régner, parce qu'il lui a plu de faire un long voyage à l'étranger!...

DE SAINT-ANDRÉ.

Voyage auquel ils ont osé donner le nom d'émigration.

LA PIGEONNIÈRE.

Pour mieux nous spolier, en notre absence... Mais on saura bien les forcer à rendre gorge. Pour ma part, j'entends rentrer incontinent dans mes bois, mes prés, mes métairies, mon château et mes colombiers de la Pigeonnière; *(Aux courtisans.)* Je vous invite, messieurs, à y venir festoyer à la Saint-Louis prochaine.

LES COURTISANS.

Accepté.

DE SAINT-ANDRÉ.

Votre château n'a donc pas été vendu ?

LA PIGEONNIÈRE.

Si fait... vendu et payé en assignats. Si le manant qui l'a acheté restitué complètement et respectueusement, je suis bon prince, moi... je lui ferai don d'une petite ferme, d'une bergerie... quelque chose comme ça... et s'il y a de jolies filles... *(A voix basse.)* Je n'ai oublié aucun de mes anciens privilèges. *(Il se dandine avec fatuité et se caresse le menton.)*

GRANDET.

Pardon monsieur le vicomte.

LA PIGEONNIÈRE.

Qu'est-ce encore, drapier ?

GRANDET.

La terre dont vous parlez n'est-elle pas située du côté d'Elbenf ?

LA PIGEONNIÈRE.

Oui. Pourquoi cela ?

GRANDET.

C'est qu'elle appartient à mon ancien associé, qui l'a acquise du premier, ou même, je crois, du second acheteur.

LA PIGEONNIÈRE.

J'en suis désolé pour monsieur votre associé, mais il déguerpira, pour faire place à son seigneur et maître.

GRANDET.

Il m'a écrit à ce sujet.

LA PIGEONNIÈRE.

Il a peur, cela se conçoit.

GRANDET.

Si l'ancien seigneur du village se présente, me dit-il, je l'attendrai humblement à la porte du domaine.

LA PIGEONNIÈRE.

Vous voyez... Eh bien ! à la bonne heure !

GRANDET.

Et s'il se permet d'en franchir le seuil, je lui casse la tête d'un coup de fusil.

LE MARÉCHAL NEY.

LA PIGEONNIÈRE.

Hein ? platt-il ? il oserait !

SAINT-ANDRÉ.

Messieurs, de grâce, un peu de calme ; je crois que le roi sort du conseil...

TOUS.

Sa majesté. (*Ils prennent tous une attitude respectueuse.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS XVIII, SUITE. (*Quelques Gardes-du-corps paraissent d'abord dans la galerie, au fond, et passent ; ils sont suivis de la musique des Gardes, qui se place en dehors.*)

UN HUISSIER, annonçant.

Le Roi. (*Au moment où le Roi paraît, la musique des Gardes exécute l'air de : Vive Henri IV !*)

TOUS.

Vive le Roi ! (*Louis descend lentement la scène, en salueant à droite et à gauche avec aménité ; deux Gentilshommes de la chambre le guident vers un riche fauteuil fleurdelisé où il prend place.*)

CRIS répétés.

Vive le Roi ! vive Louis le Désiré !...

LOUIS.

Merci, merci à tous nos amis et fidèles sujets.

LA PIGEONNIÈRE, s'inclinant.

Sire...

LOUIS.

Ah ! c'est vous, vicomte. Eh bien, que dit-on chez les princes, dont vous êtes, je crois, le commensal ? que dit-on au faubourg Saint-Germain ?

LA PIGEONNIÈRE.

Sire, ce n'est partout qu'un concert d'admiration pour votre majesté... Mais oserai-je le dire ? on gémit de voir sur quelles bases peu solides on reconstruit le trône de saint Louis.

LOUIS.

Monsieur, mon trône ne se reconstruit pas, il a toujours existé ; ce n'est pas parce qu'on nous a rappelé que nous sommes ici, c'est parce que nous n'avons pas cessé d'être roi de France, roi par la grâce de Dieu.

LA PIGEONNIÈRE.

Ah ! sire, c'est parler en roi, en véritable roi... j'en ai les larmes aux yeux. Que disent-ils donc, alors, d'une constitution, d'une charte ?

ACTE II, TABLEAU III.

21

LOUIS, *haut*.

Oui, monsieur, oui, nous donnons une charte...

LA PIGEONNIÈRE.

Ainsi, votre majesté voudrait sérieusement s'engager avec ces révolutionnaires? (*Louis fait un signe, le Vicomte s'avance.*)

LOUIS, *à demi-voix*.

Monsieur de Talleyrand m'a communiqué le projet du sénat, et j'ai déjà fait un choix parmi les articles que j'observerai un peu, et ceux que je n'observerai pas du tout.

LA PIGEONNIÈRE.

Ah! sire!... quelle profonde sagesse!

LOUIS.

Il y aura, dans cette charte, un certain petit article quatorze... dont la royauté pourra tirer un assez bon parti...

LA PIGEONNIÈRE, *à part, se reculant*.

C'est égal, je ne suis pas tranquille.

LOUIS.

Eh bien, monsieur le baron Grandet, vous n'approchez pas?

LA PIGEONNIÈRE, *à part*.

Le Roi parle à ces gens-là!

GRANDET.

Sire, j'attendais que je fusse appelé par votre majesté.

LA PIGEONNIÈRE, *à Saint-André*.

C'est le chaos, c'est le déluge.

LOUIS.

Nous aimons à voir auprès de notre personne, messieurs, les représentants du commerce et de l'industrie... (*Bas aux Gentilshommes.*) Ça paye, ça paye beaucoup. (*Haut.*) Nous espérons qu'à la nouvelle chambre des députés ils prêteront leur concours éclairé à notre gouvernement.

GRANDET.

Sire, la déclaration de Saint-Ouen a déjà fait renaître un peu de sécurité; mais je ne dois pas cacher à votre majesté qu'il existe des craintes pour les biens nationaux, et pour la liberté de la presse.

LOUIS.

Pour les domaines vendus on a la parole du Roi, et personne n'a le droit d'en douter.

LA PIGEONNIÈRE.

Ah! mon Dieu! mais, sire...

LOUIS.

Nous trouverons un moyen de concilier les droits acquis et une juste indemnité pour notre fidèle noblesse... Quant à la liberté

de l'écrivain, nous le sommes nous-même un peu, et nous nous en souviendrons.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Monsieur le duc de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent.
GRANDET, *à part.*

Il appelle auprès de lui M. de Talleyrand ; il n'est pas sincère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TALLEYRAND.

LA PIGEONNIÈRE.

Encore un échappé de l'ancienne cour impériale.

LOUIS.

Vous vous trompez, vicomte, celui-là est de tous les règnes, de toutes les cours. (*Il s'assied. Talleyrand est entré, et a baisé respectueusement la main du Roi.*) Nous parlions de vous, monsieur de Talleyrand, et nous nous permettions même d'en dire un peu de mal.

TALLEYRAND.

Pas autant, j'en suis sûr, que je pense de bien des hautes vertus de votre majesté.

LOUIS, *à part.*

Le menteur !... (*Haut.*) Nous avez-vous enfin trouvé un ministre des affaires étrangères pour compléter le cabinet ?

TALLEYRAND.

Je crois que oui, sire...

LOUIS.

Vous croyez... seulement ?

TALLEYRAND.

J'ai frappé à toutes les portes, depuis la rue de Varennes jusqu'au faubourg Saint-Honoré, et partout, j'aime à le proclamer, j'ai trouvé le dévouement le plus complet à la noble famille des Bourbons... mais, pour être ministre... l'un avait trop de zèle, l'autre pas assez... ici la timidité, la défiance de soi-même, plus loin l'incapacité...

LOUIS.

Mais enfin...

TALLEYRAND.

Sire, il faudrait à Votre Majesté, un homme bien rompu à toutes les intrigues de cour...

LOUIS.

Sans doute.

TALLEYRAND.

Un homme qui sût se plier à toutes les circonstances et à toutes les opinions...

LOUIS, *souriant*.

Eh ! eh ! c'est vrai.

TALLEYRAND.

Qui ne se crût pas trop engagé par des promesses, par des serments...

LOUIS, *se levant*.

Mais, cependant, prince, il me semble que des serments...

TALLEYRAND.

Sire, puisque les serments se prêtent, c'est qu'on a le droit de les reprendre.

LOUIS, *à part*.

Je me souviendrai de cette maxime. (*Haut.*) Mais enfin, notre ministre des affaires étrangères...

TALLEYRAND.

Les circonstances sont difficiles, sire, et je voudrais un diplomate adroit, rusé, même un peu plus que rusé... exempt de cette superfluité qu'on appelle... le cœur... un homme, enfin, qui sût se placer au-dessus des vains scrupules de la foule...

LOUIS, *souriant*.

Eh ! mais ! pour réunir toutes ces détestables qualités, je ne vois guère... que...

TALLEYRAND, *riant*.

Que ?

LOUIS, *riant*.

Ma foi ! je ne vois guère que vous.

TALLEYRAND, *riant*.

Ma foi ! sire, je n'en vois pas d'autres non plus.

LOUIS, *souriant*.

Allons, vous n'avez pas usurpé votre réputation.

TALLEYRAND.

Oh ! sire...

LOUIS, *pensif*.

Oui, je vous crois nécessaire aux affaires, pour mettre tous ces gens-là d'accord... Surtout, sachez nous rallier beaucoup de monde.

TALLEYRAND.

Mais, sire, toute la France se rallie d'elle-même, il n'y a que Votre Majesté qui en doute.

LOUIS.

Vous êtes donc bien sûr des chefs, des dignitaires ?

TALLEYRAND.

Ils sont tous riches.

LE MARECHAL NEY.

LOUIS.

Oui, Bonaparte les a comblés.

TALLEYRAND.

Eh bien! sire, enrichissez un homme, et la première pensée que vous faites naître en lui...

LA PIGEONNIÈRE, *avec affectation.*

C'est une pensée de reconnaissance.

TALLEYRAND.

Monsieur n'est pas encore enrichi ?

LA PIGEONNIÈRE.

Non.

TALLEYRAND.

Je m'en doutais. Enrichissez un homme, et sa plus chère pensée sera de conserver ce qu'il possède.

LOUIS.

Ainsi, la nouvelle noblesse...

TALLEYRAND.

Voudra conserver ses titres.

LOUIS.

Les généraux ?

TALLEYRAND.

Voudront conserver leurs grades, leur fortune.

LOUIS.

Et le sénat ?

TALLEYRAND.

Le sénat, sire ? il s'appelle le sénat conservateur !

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le maréchal Ney !

TALLEYRAND.

Vous le voyez, sire, encore une corquète... Ce que c'est que le bon exemple !...

SCENE VI.

LES MÊMES, NEY.

LA PIGEONNIÈRE, *à Saint-André.*Encore un traîneur de sabre ! (*Le Roi s'assied. Pendant ce qui précède, Ney s'est approché du roi, avec une respectueuse dignité.*)LOUIS, *d'un ton affable.*

Monsieur le prince de la Moskowa...

LA PIGEONNIÈRE, *à Saint-André.*

Il l'appelle prince, Dieu me pardonne !

LOUIS.

Nous sommes heureux de recevoir, dans le palais de nos pères, une des gloires de l'armée française... Venez-vous nous offrir votre épée, maréchal?

NEY.

Assez d'autres brigueront l'honneur de soutenir le trône; pour moi, l'heure de la retraite a sonné, et je ne viens ici que pour réclamer un acte de justice.

LOUIS.

Un acte de justice! parlez, maréchal, nous serions heureux de commencer par là la dix-huitième année de notre règne.

NEY, *à part*.

La dix-huitième année!

LOUIS.

Eh bien! maréchal?

NEY.

Sire, victime d'une infâme délation, mon ami, mon compagnon d'armes, le brave colonel Morand a été chassé de France!

LOUIS.

Chassé!... Serait-il vrai, messieurs?

TALLEYRAND.

Oh! chassé!... Exilé, voilà tout.

LOUIS.

Mais, le motif?...

TALLEYRAND.

Je crois qu'il s'agit simplement d'un exil. Il paraît que le colonel aurait persisté à combattre, même après la capitulation, et nous aurait compromis avec les alliés.

NEY.

Je jure sur l'honneur que Morand ignorait la capitulation.

TALLEYRAND.

Alors, on s'est trompé... Ce bon monsieur de Saint-André ne vaut pas Fouché.

NEY.

Sire, mon frère d'armes a rempli le devoir que lui traçait l'honneur; il a agi comme j'aurais agi moi-même. Sire, que votre règne, qui sera celui de la paix, soit aussi celui de la clémence!

LA PIGEONNIÈRE, *avec doute*.

Oh! la clémence! la clémence!

LOUIS.

Qu'en dites-vous, monsieur de Talleyrand? Faut-il pardonner?

TALLEYRAND, *bas*.

Cela dépend, sire, de ce que rapportera ce pardon...

LE MARÉCHAL NEY.

LOUIS, *bas*.

Vous avez raison...

NEY.

Votre Majesté garde le silence... Allons ! je vois que mes instances sont vaines ; il ne me reste plus qu'à me retirer ?

LOUIS.

Maréchal, vous tenez donc beaucoup à la grâce du colonel Morand ?

NEY.

Sire, il est encore souffrant des suites de ses blessures, il mourra peut-être à l'étranger... Je donnerais dix ans de ma vie pour le revoir en France !

LOUIS.

Eh bien ! nous vous demandons moins que cela...

NEY.

Comment ?

LOUIS.

Gardez votre commandement dans l'armée que nous allons réorganiser... Enseignez à nos jeunes soldats ce que savent déjà, par vous, leurs aînés, à défendre la France contre tous ses ennemis, et j'ordonne le rappel du colonel Morand !

NEY.

Sire, je jure sur mon épée de défendre la France contre tous ses ennemis !

LOUIS, à Talleyrand.

Tout à l'heure, au conseil, vous me ferez signer la grâce du colonel Morand.

TALLEYRAND.

Oui, sire... vous permettez au colonel de rentrer en France.

LOUIS, *haut*.

Nous le permettons. (*Bas.*) Seulement, cet homme doit être dangereux...

TALLEYRAND, au Roi.

Alors, c'est à vos ministres de ne pas lui laisser le temps de conspirer contre Votre Majesté...

LOUIS, *bas*.

Jé l'entends bien ainsi.

NEY.

Sire, permettez-moi d'aller annoncer cette bonne nouvelle aux enfants de mon pauvre Morand ; ils béniront Votre Majesté, qui rend un père à leur amour !

LOUIS.

Allez, maréchal, et comptez sur notre parole de roi. (*Ney, s'incline et sort par la gauche.*)

UN HUISSIER, *entrant.*

Les députations des grands corps de l'état.

LOUIS.

Qu'on les introduise... Allons, préparons-nous à entendre sérieusement les harangues...

TALLEYRAND, *à part,*

Les mêmes qui servent depuis vingt ans. Je m'y connais, j'en ai fait beaucoup...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, puis successivement plusieurs Députations.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Une députation des membres du sénat conservateur. *(Ils entrent.)*

UN SÉNATEUR.

Sire, le retour des Bourbons comble les vœux de la France entière, et le sénat conservateur est fier d'avoir pris l'initiative de la déchéance de l'usurpateur.

LOUIS.

Très-bien ! très-bien !

L'HUISSIER.

Une députation des membres de l'Académie française. *(Ils entrent.)*

UN ACADÉMICIEN.

Sire, le retour des Bourbons comble les vœux de la France entière...

LOUIS.

Toujours la même chose...

L'ACADÉMICIEN.

Et l'Académie française est heureuse de saluer, en ce jour, le petit-fils de Louis XIV.

LOUIS, *l'interrompant.*

Très-bien ! très-bien !

L'HUISSIER.

Une députation des membres du Conseil d'état. *(La députation entre.)*

UN CONSEILLER.

Sire !

TALLEYRAND, *bas au Roi.*

Sire, le retour des Bourbons comble les vœux...

LE CONSEILLER, *haut.*

Sire, le retour des Bourbons comble les vœux...

LOUIS, *l'interrompant.*

Très-bien.... Je connais, messieurs, tous vos sentiments pour ma famille, et j'apprécie comme il le mérite votre dévouement à ma couronne.

TOUS.

Vive le roi !

L'HUISSIER, *annonçant.*

Une députation des dames de la halle.

LA PIGEONNIÈRE, *à lui-même.*

La halle aux Tuileries!... Ah ça, nous nous encanaillerons donc toujours ?

LOUIS.

Je les reçois, je les reçois. (*A Talleyrand.*) Ça nous changera.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE, *avec un énorme bouquet* ; DAMES DE LA HALLE.

LOUIS.

Approchez, approchez, mesdames : nous aimons à nous trouver au milieu du peuple de notre bonne ville de Paris.

MARIE-JEANNE.

Sire, les dames de la halle ne savent pas faire de discours : elles n'ont pas appris à user de la parole, pour entortiller leur pensée, comme ça s'est vu quelquefois, même à la cour, à ce qu'on dit.

LA PIGEONNIÈRE.

C'est inconcevable !

LOUIS.

Monsieur ! (*Le Vicomte s'incline.*)

MARIE-JEANNE.

Ah ! mon Dieu, est-ce que j'aurais dit une sottise ?

LOUIS.

Continuez.

MARIE-JEANNE.

Vous le permettez, majesté ?

LOUIS.

Nous le permettons.

MARIE-JEANNE, *à part.*Pourquoi donc qu'il dit *nous* ? il est tout seul.LOUIS, *avec bonté.*

Eh bien ?

MARIE-JEANNE.

Eh bien, majesté, je ne vous dirai pas qu'il y a longtemps que nous sommes royalistes, nous ne savions pas ce que c'est, tant seulement : nous n'avions pas même l'honneur de vous connaître, vous et votre auguste famille.

LA PIGEONNIÈRE, *éclatant.*

Ah ! par exemple, c'est trop fort !

ACTE II, TABLEAU III.

29

LOUIS, *sévèrement.*

Vicomte, vous oubliez que vous êtes devant le roi de France !

LA PIGEONNIÈRE.

Pardon, sire, c'est le zèle.

MARIE-JEANNE.

Faut-il achever ?

LOUIS.

Nous l'ordonnons.

MARIE-JEANNE, *à part.*

Encore nous !... décidément, il y tient. (*Haut.*) Pour en finir, majesté, nous étions d'abord bien chagrines de voir entrer les Russes et les Prussiens ; mais on nous a dit. Le roi dix-huit est un brave homme, qui vous apporte la paix ; on ne vous prendra plus jusqu'à votre dernier garçon... Dame alors, quoique bonnes Françaises, nous sommes mères, aussi, et nous nous sommes décidées à nous rendre au château, et à venir crier comme tout le monde : Vive l'empereur !

TOUS.

Oh !... (*Tumulte général.*)

MARIE-JEANNE.

Pardon, excuse, sire, la langue m'a fourché, c'est l'habitude... (*Criant.*) Vive le roi dix-huit !

TOUTES LES FEMMES.

Vive le roi dix-huit !

LOUIS.

Merci, bonne femme ; merci à vous toutes, mesdames, j'accepte votre bouquet.

MARIE-JEANNE, *le lui donnant.*

Vous êtes bien honnête, majesté, et nous, bien contentes d'avoir fait votre connaissance.

LOUIS, *examinant le bouquet.*

Des lys, fort bien... l'emblème est de rigueur... les plus belles roses de mai, cela me rappelle mes parterres de Petit-Bourg et de Brunoy. Mais je n'aperçois pas une violette.

MARIE-JEANNE.

Sire, nous n'avons pas osé...

LOUIS.

Ah ! je comprends... on a tenté, dit-on, d'en faire un signe de ralliement. Eh bien, je lui pardonne ; je veux que toutes les dames de la cour en portent au premier bal... Messieurs, la violette est amnistiée.

LA PIGEONNIÈRE.

Oh ! quel joli mot !

DÉ SAINT-ANDRÉ.

Ah ! quelle générosité !

LE MARÉCHAL NEY.

L'ÉVÊQUE.

Sire!... sa seigneurie le duc de Wellington attend le bon plaisir de votre majesté.

LE ROI.

Notre ami, notre excellent ami... En effet, c'est l'heure du rendez-vous, et l'exactitude est la politesse des rois.

LA PIGEONNIÈRE.

Encore un joli mot!... il ne fait que cela!

LE ROI.

Messieurs, que la fête continue. Mesdames, je vous salue.....
(*A Grandet.*) Messieurs du commerce, de l'industrie, de la garde nationale, comptez sur une constitution sage, mais ne soyez pas plus libéraux que la charte que nous allons vous octroyer.

GRANDET, aux commerçants qui l'entourent.

J'ai bien peur que cet homme ne soit qu'un Tartufe politique.

LE ROI.

Et vous, messieurs les royalistes de la veille ou du lendemain, ne soyez pas plus royalistes que le roi.

LE VICOMTE, à Saint-André.

Allons, décidément c'est un jacobin.

TOUS.

Vive le roi! (*Louis s'éloigne appuyé sur le prince de Talleyrand et se dirige vers la salle du conseil. Les acclamations redoublent, la musique des gardes reprend, au fond, l'air de : Vive Henri IV.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

LA CONSPIRATION.

Une salle basse d'un cabaret, à Asnières.

SCÈNE I.

LA MÈRE LOMBARD, OUVRIERS, BOURGEOIS, MARTIN, MOLLARD, KERNOC, un Garçon. (*Au lever du rideau, des Ouvriers boivent attablés au fond. — Deux Bourgeois jouent aux cartes sur une table à l'avant-scène à droite. — La mère Lombard est dans son comptoir. — Au premier plan à gauche, et seul à une table, Kernoc en habit bourgeois.*)

MOLLARD.

Allons deux petits verres... (*Un garçon s'approche pour servir Mollard. — Celui-ci à la mère Lombard.*) Tiens, vous avez donc

pris un garçon... allons, tant mieux... le métier était un peu dur pour vous. (*Au Garçon.*) Verse, mon homme, et fais la bonne mesure... c'est moi qui paie ; partie et revanche... J'ai tout perdu... Décidément, père Martin, vous avez la chance.

MARTIN, *se frottant les mains.*

Où... tout me réussit... l'année 1815 a bien commencé pour moi... Sa Majesté Louis XVIII n'a pas oublié que j'ai été un des premiers à prendre la cocarde blanche en 1814, et que je l'ai harangué lorsqu'il a passé à Asnières. Il m'a donné un bureau de tabac, il vient de faire réformer mon neveu, et j'ai la croix du Lys en attendant le ruban de Saint-Louis.

MOLLARD.

Aussi vous trouvez que tout va bien ?

MARTIN.

Certes, et chacun pense comme moi. (*Levant son verre et à pleine voix.*) A la santé de Sa Majesté le roi et de son auguste famille !

MOLLARD, *avec indifférence et trinquant.*

Je le veux bien... (*Il boit. Bas.*) Dites donc, père Martin, votre toast n'a pas trouvé beaucoup d'écho.

MARTIN, *à mi-voix.*

Pardieu ! il n'y a ici que de la canaille... (*Montrant Kernoc.*) Des révolutionnaires endurcis, ou des bonapartistes encroûtés.

MOLLARD.

Allons, allons, père Martin, vous devriez plus qu'un autre respecter toutes les opinions... Je vous ai connu girondin en 92, montagnard en 93, puis thermidorien, bonapartiste, et aujourd'hui vous voilà ultra-royaliste.

MARTIN, *gravement.*

Monsieur Mollard... il n'y a que les sots qui me changent pas d'opinion.

MOLLARD.

Ou ceux qui, comme moi, n'en ont jamais eu. Pourvu que le commerce marche bien, pourvu qu'on me paye exactement mon petit coupon de rente, je ne m'occupe pas de la couleur du drapeau qui flotte sur les Tuileries.

KERNOC, *haussant les épaules.*

C'est ça, borne ou girouette.

UN OUVRIER, *se levant.*

Un instant : ce drapeau-là représente la nation, et nous nous en occupons, nous autres,

MARTIN.

Qu'est-ce que ça vous fait... je vous le demande ?

L'OUVRIER.

Tenez, père Martin, je vous respecte parce que vous êtes un

ganache âgée.. mais votre drapeau blanc nous fait mal aux yeux, et il ne peut pas tenir longtemps... faudra qu'un coup de vent l'emporte. V'là Guillard, qui a eu son père tué à la prise de la Bastille; Gaston, qui a perdu trois frères, l'un à Marengo, l'autre à Austerlitz, et le dernier à Wagram; enfin moi, que j'ai dix blessures sur le corps. Eh bien, nous disons tous que ce sang-là le peuple l'a donné pour la république d'abord, puis pour l'empereur qui en est sorti. Le drapeau tricolore, c'était pour nous la liberté, la gloire; votre drapeau blanc, c'est l'ancien régime et les cosaques.

KERNOC, *à part.*

Voilà le peuple... à la bonne heure!

MARTIN, *exaspéré.*

Il n'y a donc pas de gendarmes ici?

M^{me} LOMBARD, *qui est allée aux Ouvriers.*

Non... mais prenez garde, mes enfants... il y a maintenant des mouchards partout.

L'OUVRIER, *aux autres Ouvriers.*

Et comme il se fait tard, nous avons peut-être eu tort de jaccasser si haut... Ma foi, il en arrivera ce qui pourra.

M^{me} LOMBARD.

Il faut vous en aller; vous savez que la police exige que je ferme de bonne heure.

L'OUVRIER.

Et nous ne voulons pas vous mettre en contravention, mère Lombard.

KERNOC, *à part et levant la tête.*

Lombard...

L'OUVRIER, *à Martin.*

Sans rancune, père Martin. Nous savons que vous n'êtes pas si blanc que vous en avez l'air.

MARTIN.

Qu'osez-vous dire?

L'OUVRIER, *bas.*

Allons, ne vous fâchez pas... si le drapeau tricolore revient jamais, nous irons vous prévenir pour que vous ayez le temps de changer de cocarde. (*Mollard emmène Martin. — Les Ouvriers sortent, ainsi que Bergeon.*)

SCÈNE II.

LA MÈRE LOMBARD, KERNOC.

LA MÈRE LOMBARD, *à Kernoc.*

Dites-donc, monsieur... vous voyez... tout le monde est parti et on ferme. Vous allez vous mettre en retard.

KERNOC.

Je suis en avance... Oh ! ne vous gênez pas pour moi... Fermez vos volets, mettez les barres à votre porte... Je vas vous aider, même, si vous voulez.

M^{me} LOMBARD.

Eh bien ! par où donc que vous vous en irez ?

KERNOC, *bas*.

Par le petit escalier du bord de l'eau... N'est-ce pas par là que les autres doivent venir ?

LA MÈRE LOMBARD, *troublée*.

Mais vous vous trompez, je n'attends personne... et une fois cette porte fermée, personne n'entrera dans la maison.

KERNOC, *bas*.

Excepté ceux qui vous donneront ce mot d'ordre : *Porto Ferrajo*... et qui vous montreront ce signe. (*Il montre une cocarde tricolore sous son gilet.*)

LA MÈRE LOMBARD.

Vous êtes donc...

KERNOC.

Un invité.

LA MÈRE LOMBARD.

Ah ! c'est différent... Mais vous m'avez fait peur, tout de même, quand vous avez refusé de vous en aller.

KERNOC.

Peur!...

LA MÈRE LOMBARD.

Oh ! pas pour moi... Le peu que j'ai, je le dois aux anciens, et je suis toute prête à le sacrifier pour eux... Ça n'est pas d'aujourd'hui que la mère Lombard a fait ses preuves de dévouement. En 1812, mon fils est parti, je n'avais plus que lui... et je l'ai embrassé en criant : Vive l'empereur !...

KERNOC.

Vous vous nommez Lombard, et vous avez un fils qui est parti en 1812?

LA MÈRE LOMBARD.

Oui. Il était plein de force et d'espérance. Mère, s'écria-t-il en m'embrassant, mère, attends-moi : je te rapporterai la croix que je vais gagner... Le pauvre enfant n'est pas revenu.

KERNOC.

Mère, j'étais près de lui à la Bérésina.

LA MÈRE LOMBARD.

Vous !

KERNOC.

Je lui ai donné sa dernière cartouche ; j'ai reçu son dernier

adieu... et sa croix... gagnée à Smolensk et qu'il vous envoie...

LA MÈRE LOMBARD.

La croix... cette croix-là a été sur le cœur de mon Julien... sur ses lèvres... (*Elle tombe à genoux et baise la croix.*) O mon enfant! mon enfant!

KERNOC.

Vous le voyez, mère Lombard, c'est toujours une moitié de sa parole que je vous apporte...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PARISIEN, *entrant.*

LE PARISIEN.

Et moi, ma mère, je te rapporte l'autre...

LA MÈRE LOMBARD.

Lui... mon fils!... mon fils!... (*Elle le serre dans ses bras.*)

KERNOC.

Cré coquin... d'ous qu'il sort celui-là?...

LA MÈRE LOMBARD.

Mon Julien...

LE PARISIEN.

Ma bonne mère!... (*Il la tient toujours embrassée.*)

KERNOC.

Eh! nom d'une cartouche!... c'est sa voix... c'est sa vraie voix... (*Lui prenant la tête, que sa mère tient encore, et la retournant vers lui.*) Et la tête aussi...

LE PARISIEN.

Et le cœur idem, mon vieux Kernoc.

KERNOC, *suppliant.*

Où! mère Lombard, prêtez-moi-le un petit peu... Je vous le rendrai, bien vrai...

LE PARISIEN, *l'embrassant.*

Mon ami...

KERNOC, *avec joie.*

Allons donc!... c'est drôle... ce galopin-là... v'là qu'y me fait mouiller mes moustaches...

LE PARISIEN.

Mon brave camarade...

KERNOC, *pleurant.*

Veux-tu te taire?...

LE PARISIEN.

Mon compagnon! mon frère!...

KERNOC, *pleurant, et avec force.*

Veux-tu te taire, que je te dis?...

ACTE II, TABLEAU IV.

35

LE PARISIEN.

Ah! je suis bien heureux de vous revoir tous les deux en même temps...

LA MÈRE LOMBARD.

Mais nous l'avons cru mort, mon pauvre enfant..

LE PARISIEN.

Dans tous les cas, maman, ça n'aurait été ni de chaleur ni d'indigestion.

KERNOC.

C'est vrai, les rations de vin n'étaient pas fréquentes, et on ne nous prodiguait guère de poulets rôtis !...

LE PARISIEN.

J'ai mis trois mois à venir de la Pologne ici,...

KERNOC.

Trois mois... (*Regardant ses pieds entourés de paille.*) Et t'as fait quatre cents lieues avec ces escarpins-là ?

LE PARISIEN.

Voilà... je méprisais trop les cordonniers russes pour leur acheter des bottes... et puis, je manquais de monnaie pour acheter du pain...

LA MÈRE LOMBARD.

Oh! que de souffrances, mes amis!

KERNOC, regardant l'uniforme en lambeaux du Parisien.

Mais il est encore pas trop mal couvert.

LE PARISIEN.

Y en avait des plus délabrés.

KERNOC.

Je crois bien... quand je suis revenu, ma capote n'était plus qu'une veste, et mon pantalon avait mérité les invalides...

LE PARISIEN.

Ah! bah!...

KERNOC.

Il avait perdu une jambe! Mais nous v'la de retour, Parisien.

LA MÈRE LOMBARD.

Et je vais joliment te soigner!.. Viens, viens avec moi, mon garçon...

LE PARISIEN.

Ça va... au revoir, Kernoc... mon vieux Kernoc...

KERNOC.

Au revoir, petit... Emmenez-le, la mère; justement j'entends du monde..

LE PARISIEN.

Dites donc, m'man, c'est aujourd'hui dimanche... et le dimanche, vous mettiez le pot au feu, jadis...

LA MÈRE LOMBARD.

Et encore à présent...

LE PARISIEN.

Le bouillon de maman ! quelle jolie connaissance je vas renouveler là !... C'est à Smolensk que j'ai mangé mon dernier morceau de bœuf... et encore, c'était un filet de cheval... *(Elle sort à gauche avec le Parisien. On voit entrer, à droite, des hommes enveloppés de manteaux et couverts de longues redingotes bleues boutonnées jusqu'au col. Presque tous ces hommes portent le ruban de la Légion-d'Honneur.)*

SCÈNE IV.

MORAND, PIERRE BERGEON, KERNOC, OFFICIERS.

MORAND, allant à Kernoc.

Ah ! te voilà, Kernoc.

KERNOC.

Oui, mon colonel... présent à l'appel, toujours.

MORAND, aux Officiers.

Messieurs... Kernoc, ex-marin de la garde... admis à la dernière séance du comité de Paris... il n'a pas comme vous l'honneur de porter l'épaulette, mais c'est un noble cœur... il a servi, sous mes ordres, en 1812, 13 et 14... Je me porte garant de son courage et de sa loyauté.

KERNOC.

Merci, mon colonel... *(Les Officiers ôtent leurs manteaux et leurs chapeaux.)*

MORAND.

Messieurs, la prudence nous force à changer presque chaque fois le lieu de nos séances. Bergeron nous répond de la maîtresse de cette maison.

L'OFFICIER.

C'est pour vous, surtout, colonel Morand, que nous redoutons les recherches de la police.

KERNOC.

On ne vous sait donc pas à Paris, colonel ?

MORAND.

Le maréchal Ney avait obtenu ma rentrée en France ; mais cette grâce n'était qu'un piège... je ne devais revoir mon pays que pour être jeté dans un cachot... Instruit assez à temps, je passai la frontière avec un nom et un passeport d'emprunt, et c'est à Paris même que je suis venu braver et police et gouvernement. *(S'adressant à Bergeron, qui entre.)* Qu'est-ce donc, lieutenant ?

PIERRE.

Mon colonel, un homme est là qui demande à vous être présenté.

MORAND.

Il s'appelle ?

PIERRE.

Dubreuil... ce nom n'étant pas sur ma liste, j'ai dû refuser d'abord de l'introduire.

UN OFFICIER.

Le major Dubreuil était, en 1813 et 1814, secrétaire du général Bertrand. Il semblait s'être rattaché aux Bourbons; je me souviens qu'il n'a pas voulu suivre le général à l'île d'Elbe.

MORAND.

Sa femme, dit-il, était mourante alors. Au reste, messieurs, nous allons l'interroger et vous ne l'admettez parmi nous, vous ne lui confierez nos secrets qu'après l'avoir entendn... — Lieutenant, amenez le major Dubreuil... — Messieurs, la séance est ouverte. (*Tout le monde se place.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MAJOR DUBREUIL.

MORAND.

Major Dubreuil, c'est sur la recommandation du capitaine Morand que vous avez été introduit... Mais pour être membre de notre société, il faut que deux personnes répondent de vous, corps pour corps, honneur pour honneur... Mon fils vous présente : quel est votre second parrain ?

LE MAJOR.

Le général Bertrand.

TOUS.

Le général ! (*Ils ont pris place.*)

LE MAJOR.

Vous savez, colonel, que j'ai eu l'honneur d'être son aide de camp, son secrétaire, son ami ; lorsqu'il partit pour l'île d'Elbe. Un devoir sacré, un devoir de famille put seul me retenir à Paris... Depuis, j'ai écrit au général, je l'ai supplié, de m'appeler auprès de lui, il me répondit que la présence des fidèles de l'Empereur était plus utile à sa cause en France qu'en Italie. Enfin, et par cette même lettre, il m'engage à m'affilier aux divers comités bonapartistes de Paris et des départements, et par un post-scriptum il m'adresse et me recommande au colonel Morand ou à son fils.

MORAND.

Et cette lettre ?

LE MAJOR.

La voici, colonel.

KERNOC, *à part.*

C'est drôle! je n'aime pas cette figure là!

MORAND, *après l'avoir vue.*

Elle ne peut laisser aucun doute dans notre esprit... vous voulez être des nôtres, major... Mais savez-vous bien que nous conspirons, savez-vous que dans la rude partie que nous allons entamer, nous mettons nos têtes pour enjeu?

LE MAJOR.

Je le sais.

MORAND.

Et vous persistez?

LE MAJOR,

Je persiste.

MORAND,

Il ne vous reste plus alors qu'à prêter le serment d'usage.

LE MAJOR.

Quel est-il?

MORAND.

Jurez sur votre Dieu, sur votre honneur, de mourir plutôt que de révéler les secrets de l'association qui vous reçoit dans son sein.

LE MAJOR.

Je le jure,

MORAND,

Ce n'est pas tout encore. Jurez de tuer de votre main tout traître à son serment, ce traître fût-il votre ami, votre frère!

LE MAJOR.

Je le jure.

MORAND.

Major Dubreuil, prenez place. (*Ils prennent tous des sièges.*)
Messieurs le gouvernement que la coalition a imposé à la France se montre digne de son origine. Les Bourbons n'en rien appris, rien oublié, ils veulent redevenir encore les seigneurs féodaux de la grande nation; ils ne sont enfin que les chefs odieux d'un parti destesté. Puisque le peuple épuisé, découragé, n'ose lever la tête, c'est à l'armée de reprendre encore la première place au danger, c'est à l'armée de relever ce drapeau tricolore qui a fait avec elle le tour du monde.

TOUS.

Oui! oui!

MORAND.

Quelles nouvelles apportez-vous, messieurs?

UN OFFICIER.

Excellentes, colonel... La garnison de Saint-Denis est animée du meilleur esprit. Quant au régiment qui est en garnison à Courbevoie, il n'attend que le signal pour fouler aux pieds la cocarde blanche.

LE MAJOR.

Pourquoi donc ne pas agir, messieurs ? Les étrangers ont tous repassé la frontière, Louis XVIII n'a, dites vous, autour de lui, que des troupes prêtes à l'abandonner... Qu'attendez-vous donc ?

MORAND.

Le signal qui doit nous venir de Porto-Ferrajo...

LE MAJOR.

Mais ne pourriez-vous du moins presser l'Empereur de donner ce signal que vous croyez devoir attendre ?

MORAND.

Aujourd'hui même nous ferons expédier et porter un rapport général à sa majesté. Voici des lettres du colonel Labédoyère, du général Berton, du maréchal Brune. Il faudra faire des extraits de tout ceci. Eh, tenez, major Dubreuil... voulez-vous bien vous charger de ce travail ? il doit vous être familier.

LE MAJOR.

Je n'osais, colonel, vous demander une aussi grande marque de confiance... Remettez-moi ce dossier, et demain je...

MORAND.

C'est cette nuit même que ce rapport doit être envoyé à l'Empereur, c'est donc séance tenante qu'il faut vous mettre à l'œuvre.

LE MAJOR.

Ai-je là toutes les pièces nécessaires ?

MORAND.

Oui, les noms de tous les présidents des divers comités de Paris et des départements, les lettres des chefs des différents corps...

LE MAJOR.

Je ne vous demande qu'une heure de solitude pour rédiger le rapport.

MORAND.

Et vous n'oublierez rien, n'est-ce pas ?

LE MAJOR.

Non, colonel... rien...

MORAND.

Bergeron, où monsieur le major peut-il s'installer ?

PIERRE BERGERON.

Dans cette arrière-boutique, où il y a tout ce qu'il faut pour écrire.

LE MAJOR.

Cette pièce n'a pas d'autre issue?

KERNOC.

Non. Pourquoi demandez-vous cela ?

LE MAJOR.

Pour avoir la certitude de n'être pas dérangé. *(Il prend une lumière et entre vivement dans une pièce à gauche.)*

KERNOC, à part.

Allons ! décidément, je n'aime pas cette figure-là !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté DUBREUIL ; puis JULES MORAND.

KERNOC, à la fenêtre.

Mon colonel, une barque qu'on amarre au bas du petit escalier.

PIERRE, à la fenêtre.

C'est le capitaine Jules Morand... il tient à la main un papier qu'il agite au dessus de sa tête.

MORAND.

Une dépêche d'Italie sans doute.

JULES, entrant vivement.

Mon père... mon père... une lettre du général Bertrand... et le courrier qui l'apportait est tombé presque mort de fatigue en arrivant.

TOUS.

Lisez, colonel, lisez.

MORAND, lisant.

« Mon cher Morand, les dernières nouvelles de France ont » précipité les événements ; l'Empereur ne pouvait rester plus » longtemps insensible à l'abaissement, au déshonneur de la » France... la patrie le rappelle, il accourt à sa voix... Le 26 fé- » vrier, à quatre heures du soir... nous avons quitté l'île d'Elbe, » (mouvement) et aujourd'hui, 1^{er} mars, nous avons touché la » terre de France... »

TOUS, à voix basse.

Vive l'Empereur !

MORAND, qui a continué de lire.

Qu'ai-je lu !...

JULES.

Qu'y a-t-il, mon père ?...

MORAND.

Rien, rien... *(Tournant les yeux vers la chambre où se trouve Dubreuil.)* Oh !... le misérable !...

ACTE II, TABLEAU IV.

41

JULES.

Mon père, mes amis, il ne s'agit plus de conspirer, mais de combattre.

MORAND.

Mes amis, le gouvernement ne sait rien encore, gardons-nous d'éveiller trop tôt ses soupçons, laissons l'Empereur profiter du mystère dont il s'est enveloppé... mais préparons-nous à apporter une diversion utile... Que chacun retourne à son poste... que tous les comités se rassemblent... que tous les chefs préparent leurs soldats à ce réveil de la France ! Messieurs, la séance est levée. Retournez tous, et par différents côtés, à vos casernes ou à vos cantonnements... Kernoc, assure-toi d'une barque pour moi.

JULES.

N'accompagnez-vous pas nos amis, mon père ?...

MORAND, *avec intention.*

Non, j'ai un devoir à remplir ; toi Jules, prends la poste, brûle la route, cours au devant de l'Empereur et dis-lui ce que nous avons fait et ce que nous voulons faire pour sa cause... Allez, messieurs, quand l'instant sera venu nous ferons entendre le cri de vive l'Empereur !... et ce cri enfantera des milliers de soldats... car la devise de Napoléon, c'était : Honneur et patrie, et pour ces deux mots là il y aura toujours de l'écho en France. (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE VII.

MORAND, puis DUBREUIL.

MORAND, *fermant toutes les portes.*

A nous deux, maintenant, major Dubreuil ! (*Lisant.*) « J'ai » reçu dernièrement des offres de service de mon ancien aide- » de-camp Dubreuil, mais je sais pertinemment que cet homme » est aux Bourbons et je n'ai pas même voulu répondre à sa » lettre. » Ainsi, cette lettre qu'il m'a présentée, cette lettre était faussée !... oh ! cet homme ne sortira pas d'ici !...

DUBREUIL, *entrant.*

Tout est terminé, colonel.

MORAND.

D'abord, monsieur, rendez-moi les pièces qui vous ont été confiées...

DUBREUIL, *surpris.*

Les voici, colonel. (*Il les lui remet.*)

MORAND.

Elles sont bien toutes dans ce dossier ?

DUBREUIL.

Toutes... (*A part.*) Mes notes me suffiront, (*Haut.*) Maintenant, colonel... (*Il s'apprête à sortir.*)

MORAND, se plaçant devant lui.

Maintenant, monsieur, laissez-moi vous rappeler le serment que tout à l'heure vous avez prêté... « Je jure de tuer de ma main et quelqu'il soit, le traître à sa parole. » Ce serment, je l'ai fait aussi... moi.

DUBREUIL.

Eh bien ?...

MORAND.

Eh bien... je vais vous tuer.

DUBREUIL.

Monsieur !...

MORAND.

Je vais vous tuer... vous qui, trompant mon fils, l'avez fait complice de votre lâche trahison... Pouvait-il supposer, lui, si loyal et si brave, que sous cet uniforme il y avait un faussaire et un infâme !

DUBREUIL.

Colonel !

MORAND.

Cette écriture n'est pas celle du général Bertrand, monsieur.

DUBREUIL.

J'affirme !...

MORAND.

Cette lettre n'a pas été écrite à Porto-Ferrajo.

DUBREUIL, avec colère.

La preuve... colonel, la preuve ?

MORAND, montrant la lettre.

La voilà. Reconnaissez-vous cette signature ?

DUBREUIL, avec effroi.

Celle du général ?

MORAND.

Oui, du général, qui m'annonce n'avoir pas même voulu répondre à un homme qui s'était mis aux gages des Bourbons ; du général, enfin, qui n'a pu dater une lettre de Porto-Ferrajo, le 1^{er} mars, puisque le 1^{er} mars il était en France.

DUBREUIL.

En France ! le général ?

MORAND.

On vous aurait bien payé cette nouvelle, n'est-ce pas ?... Mais vous n'aurez pas le temps d'aller la vendre, car je vous ai dit que j'allais vous tuer...

DUBREUIL.

Me tuer...

MORAND.

Oui, comme on tue un traître, comme on tue un lâche... *(Il tire son épée)* Major Dubreuil, il me faut ta vie.

DUBREUIL, tirant un pistolet caché sous sa redingote.

Eh bien ! à moi, colonel Morand, il me faut cette lettre !... *(Il lâche le coup.)*

MORAND, tombant.

O mon fils... mes amis... pardonnez-moi... *(Il reste sans mouvement.)*

DUBREUIL, se penchant sur lui.

Immobilé... évanoui... mort peut-être... Cette lettre datée de France... il me la faut... *(Il la prend sur le corps de Morand.)*

LE PARISIEN, en dehors.

Qu'est-ce qui se passe donc là-dedans ?

DUBREUIL.

Quelqu'un... *(Il éteint la lampe.)* Fuyez !

KERNOC, à l'autre porte, en dehors.

Colonel !

DUBREUIL, s'arrêtant.

Ah !

KERNOC.

Ouvrez, colonel ! le bateau est amarré...

DUBREUIL, ouvrant la fenêtre.

Je suis sauvé !...

LE PARISIEN.

Je vas enfoncer la porte...

DUBREUIL.

Et maintenant aux Tuileries. *(Il disparaît.)*

ACTE III.

CINQUIÈME TABLEAU.

LE CABINET DU ROI.

SCÈNE I.

LE ROI, M^{me} D^{***},

M^{me} D^{***};

Je vous le répète, Sire, les écrivains ont une force, une influence, qu'il n'est peut-être pas très-politique de dédaigner.

LE MARÉCHAL NEY.

LE ROI.

Comme je vous le disais tout à l'heure, ma chère comtesse, en visitant notre grande galerie du Louvre... contre l'influence des écrivains de l'opposition, nous avons l'influence des nôtres ; contre leur force nous avons la censure... qui est forte aussi...

M^{me} D^{***}.

Oui, Sire ; mais ne vaudrait-il pas mieux se les attacher par quelques faveurs?... Que votre Majesté me pardonne... mais, je vois avec peine qu'elle n'aime pas les auteurs.

LE ROI.

Vous vous trompez, comtesse... j'aime beaucoup les hommes de lettres bien pensants...

M^{me} D^{***}.

Je puis donc, sans crainte, parler à Votre Majesté de quelqu'un qui ferait un excellent ministre, de monsieur de Châteaubriand, celui-là pense, et pense bien.

LE ROI.

Il pense trop... et puis si je le faisais ministre... on dirait qu'il corrige mes discours...

M^{me} D^{***}.

Oh ! Sire, le talent élevé de Votre Majesté est connu...

LE ROI.

Oui... dès mon enfance, j'aimais la littérature... et le comte de Mérey me rappelait, l'autre jour, un madrigal que je composai autrefois et que j'écrivis sur l'éventail de la reine... Ecoutez-le :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'occuper vos loisirs,
J'aurai soin, près de vous, d'amener les zéphyrs ;
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

M^{me} D^{***}.

C'est charmant... adorable, Sire...

LE ROI.

C'est vrai !... Figurez-vous que ce fou de Mérey me soutenait, hier, que ce petit quatrain valait mieux à lui seul que la charte toute entière.

M^{me} D^{***}.

Votre Majesté a d'autres titres à la gloire littéraire... et c'est pour cela que je lui recommande ses pauvres confrères... ceux-là n'ont pas de liste civile...

LE ROI.

Eh bien !... nous verrons, nous choisirons... ça fera crier la cour ; après tout, il n'y a pas grand mal à cela... si nous ne faisons pas un peu crier en haut, on finira par trop crier en bas.

M^{me} D^{***}.

Votre Majesté est sublime!...

LE ROI.

Et puis, je me sens aujourd'hui en veine de générosité... J'ai visité ce matin tous les appartements du château, avec une curiosité d'enfant.. Je me demandais si c'était bien moi qu'on appelle aujourd'hui le roi!... moi qui lisais jadis avec quelque effroi, ces mots écrits sur les poteaux des villages d'Allemagne : Défense à tout mendiant, vagabond ou émigré de s'arrêter plus de vingt-quatre heures ici!...

M^{me} D^{***}.

Oh! les cruels!...

LE ROI.

N'en dites pas de mal, ce sont nos alliés, nos amis... sans eux, je ne serais pas paisiblement dans ce cabinet des Tuileries, près de la femme la plus adorable de France et de Navarre!

M^{me} D^{***}.

Ah! Sire.

LE ROI.

Annotant dans mes heures de loisirs, mon Horace bien-aimé, sur cette pauvre petite table de sapin, que j'ai fait rapporter d'Hartwell. Sans ces bons Allemands, ces excellents Russes, ces excellentissimes Anglais, la France n'aurait pas le bonheur de posséder ses princes légitimes!... Généreux alliés... ils ne nous demandent qu'un milliard pour cela!...

M^{me} D^{***}.

Un milliard! Sire!

LE ROI.

Un milliard et quelques provinces... c'est pour rien.

UN HUISSIER.

Monsieur le ministre de la police.

LE ROI.

Introduisez...

M^{me} D^{***}.

Je me retire, Sire.

LE ROI, *s'asseyant près de la table.*

Non, non, restez, les rapports de ce bon monsieur Saint-André sont quelquefois très-curieux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE SAINT-ANDRÉ.

LE ROI.

Bonjour, monsieur le baron de Saint-André.

LE MARÉCHAL NEY.

DE SAINT-ANDRÉ, *s'inclinant.*

Sire !...

LE ROI.

Eh bien ! savons-nous à peu près ce qui se passe dans notre bonne ville de Paris ?

DE SAINT-ANDRÉ.

La police de Votre Majesté est ainsi faite que nous savons jour par jour, heure par heure, minute par minute... ce qui se passe non seulement à Paris, mais en France, mais en Europe, mais...

LE ROI.

Mais dans tout l'univers... je n'en doute pas, mon cher Saint-André... mais parlez-nous de Paris.

DE SAINT-ANDRÉ.

Sire, l'esprit de Paris est excellent... sur six cent mille âmes, on y compte en tout quatre-vingt-onze bonapartistes.

M^{me} D^{***}, *riant.*

Quatre-vingt-onze !...

LE ROI.

Vous en êtes bien sûr, baron ?

DE SAINT-ANDRÉ.

Sire, il y en avait cent quatorze, il y a deux jours, et comme nous en avons converti vingt-trois hier...

LE ROI.

Il en reste juste quatre-vingt-onze... Le compte est exact.

M^{me} D^{***}.

Et cependant, monsieur, on prétend que des mécontents s'agitent, qu'ils se réunissent, qu'ils conspirent...

DE SAINT-ANDRÉ.

C'est vrai, madame, ils conspirent à quatre-vingt-onze... mais nous tenons dans nos mains toutes ces folles conspirations, et nous pouvons dormir sur les deux oreilles...

LE ROI.

A propos, et lui ?

DE SAINT-ANDRÉ.

Lui ?...

LE ROI.

Lui... là-bas ?...

DE SAINT-ANDRÉ.

Lui, là-bas... pardon, sire...

LE ROI, *avec impatience.*

L'autre !

DE SAINT-ANDRÉ.

Ah ! oui, l'usurpateur...

LE ROI.

Avons-nous sur lui quelques renseignements ?

DE SAINT-ANDRÉ.

De très-exacts, de très-circonstanciés, sire.

M^{me} D^{***}.

Ah ! parlez, parlez, monsieur le baron...

DE SAINT-ANDRÉ.

Nous avons à l'île d'Elbe des hommes à nous, des hommes sûrs... Bonaparte n'y fait pas un mouvement qui ne soit noté ; il ne dit pas une parole qu'on ne m'en informe, et le gouvernement du roi peut dormir..

LE ROI.

Sur les deux oreilles... fort bien !... mais des détails, des détails ?... vite, vite !

DE SAINT-ANDRÉ.

Voilà, Sire... (*Il déploie un papier qu'il parcourt.*) Bonaparte devient chaque jour plus triste, plus taciturne... sa santé est satisfaisante... pour le gouvernement du roi... (*Parlant.*) Il se porte très-mal...

LE ROI.

Vraiment ?

DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, très-mal... (*Lisant.*) Lorsque, par hasard, il se décide à sortir, Bonaparte, va regarder travailler aux mines de fer qu'il fait agrandir... ou bien il passe des journées entières au bord de la mer, n'ayant d'autre affaire que de lancer des petits cailloux sur la surface de l'eau.

M^{me} D^{***}.

Des petits cailloux !

DE SAINT-ANDRÉ.

Ce qui fait supposer une folie prochaine.

M^{me} D^{***}.

Oh ! c'est impossible !

DE SAINT-ANDRÉ.

J'ai toujours dit que le marquis de Bonaparte n'avait pas la tête solide.

LE ROI.

Lui... fou !... c'est fort !... c'est bien fort, mon pauvre de Saint-André !...

DE SAINT-ANDRÉ.

Sire, avant trois semaines, l'usurpateur sera tout à fait fou... ou je ne suis qu'un sot !...

LE ROI, *souriant.*

Je vous crois, mon cher de Saint-André... je vous crois...

DE SAINT-ANDRÉ.

Je remercie Votre Majesté de cette noble confiance...

LE MARÉCHAL NEY.

M^{me} D ***, *bas au roi.*

Comment l'entend-il?

L'UISSIER, *annonçant.*

Monsieur de la Pigeonnière, grand maître des cérémonies...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE LA PIGEONNIÈRE.

LE ROI.

Eh bien ! monsieur de la Pigeonnière, tout marche-t-il au gré de vos désirs, dans notre royaume ?

DE LA PIGEONNIÈRE.

Heu ! heu !... à peu près, sire.

LE ROI.

Comment, à peu près?...

M^{me} D ***.

Monsieur le grand maître des cérémonies n'est pas content de la façon dont se traite l'étiquette...

LE ROI.

Vraiment ?

DE LA PIGEONNIÈRE.

C'est vrai, sire, l'étiquette, c'est la base fondamentale des royautés... sans étiquette, point de différence de rang, point de salut pour la monarchie.

LE ROI.

Oh ! oh !... qui donc vous a mis en si grande colère ?

DE LA PIGEONNIÈRE.

Qui, sire ? Presque tous ceux qui attendent Votre Majesté dans la salle des Maréchaux... j'ai vu là, sire, des gens... en pantalon!...

DE SAINT-ANDRÉ.

En pantalon !... (*Se regardant et voyant qu'il est en pantalon lui-même.*) En... en pan...LE ROI, *l'observant.*Mais c'est d'une irrévérence !... (*Bruit de voix au dehors.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL, *au fond à l'Huissier.*

Le roi ! il faut que je parle au roi...

DE LA PIGEONNIÈRE, *courant au fond.*

Permettez, monsieur... on n'entre pas ainsi chez Sa Majesté... l'étiquette...

ACTE III, TABLEAU V.

49

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

M^{me} D^{***}, qui s'est retournée.

C'est le major Dubreuil.

DE LA PIGEONNIÈRE, à Dubreuil.

Mais monsieur, l'étiquette...

DUBREUIL.

Eh ! monsieur pour arriver jusqu'ici, je viens de tuer un homme...

DE LA PIGEONNIÈRE.

Tuer un homme ! !

LE ROI.

Laissez entrer le major Dubreuil... Comtesse, laissez-nous.
(Madame D^{***} se retire, conduite par la Pigeonnière qui revient bientôt.)

LE ROI, à Dubreuil.

De quoi s'agit-il donc, monsieur...

DUBREUIL.

Sire, avant tout, que Votre Majesté fasse appeler auprès d'elle, celui de ses maréchaux en qui elle a le plus de confiance, celui qui s'est le mieux attiré les sympathies de l'armée, le plus dévoué, le plus brave enfin...

LE ROI, à la Pigeonnière.

Monsieur, courez prévenir le maréchal Ney...

DE LA PIGEONNIÈRE.

Mais... sire...

LE ROI.

A l'instant... monsieur.

DE LA PIGEONNIÈRE.

J'y vole, majesté !... (Il sort.)

SCÈNE V.

LE ROI, DUBREUIL, DE SAINT-ANDRÉ.

LE ROI.

Maintenant expliquez-vous...

DUBREUIL.

Sire, Napoléon a quitté l'île d'Elbe.

LE ROI.

Comment ?

DE SAINT-ANDRÉ.

Lui !... c'est impossible, c'est faux, c'est un mensonge...

DUBREUIL.

Monsieur...

LE ROI.

Mais où est-il ? en quels lieux a-t-il débarqué ?

DE SAINT-ANDRÉ.

Ah ! j'y suis, je vois ce que c'est... On m'écrit qu'il devient idiot.... Il se sera jeté dans une barque dans un moment de folie, et les flots l'auront emporté au hasard....

DUBREUIL.

Il est parti, non dans une barque, mais sur un bâtiment ; il n'est pas parti seul, mais suivi des débris de sa garde ; la mer ne l'a pas jeté au hasard dans quelque port étranger, il est débarqué sur les côtes de France.

LE ROI.

En France !...

DUBREUIL.

Oui, sire ! entre Cannes et Antibes.

DE SAINT-ANDRÉ.

Allons donc !... et mes rapports !...

DUBREUIL.

Ceux qui vous les écrivaient se moquaient de vous, monsieur ; car si vous avez vos rapports, j'ai mes preuves...

LE ROI.

Et ces preuves, ces preuves ?...

DUBREUIL.

Tenez, sire, cette lettre du général Bertrand...

DE SAINT-ANDRÉ.

Du général Bertrand !...

DUBREUIL, *tandis que le roi lit.*

Une lettre qui annonce que depuis cinq jours, l'usurpateur foule le sol de la France.

DE SAINT-ANDRÉ.

Miséricorde !

LE ROI, *attonné.*

Oui, oui, c'est vrai !... c'est bien vrai !... ainsi voilà la révolution qui recommence... ah ! nous avons été trop faibles.

DE SAINT-ANDRÉ.

Mais une pareille tentative est insensée... l'usurpateur...

LE ROI.

L'usurpateur a des partisans nombreux et redoutables, monsieur... et vous n'avez rien fait pour déjouer leurs plans...

DE SAINT-ANDRÉ, *tremblant.*

Mais... sire...

LE ROI.

Taisez-vous, monsieur... vous êtes tous coupables... je le suis

moi-même... moi qui ai pris votre fanatisme pour du savoir,
votre ignorante sécurité pour du génie !...

DE SAINT-ANDRÉ.

Sire... je cours prendre des mesures...

LE ROI.

Quelles mesures, monsieur ?

DE SAINT-ANDRÉ.

Mais il me semble qu'en le faisant traquer par la gendarmerie
royale...

LE ROI.

Assez... assez... J'entends que monsieur, accompagné du duc
d'Orléans et du maréchal Macdonald, parté aujourd'hui pour
Lyon... qu'on expédie au duc d'Angoulême...

DE SAINT-ANDRÉ.

Au brave duc d'Angoulême !

LE ROI.

Qui est en ce moment à Bordeaux...

DE SAINT-ANDRÉ.

Dans la brave ville de Bordeaux...

LE ROI.

Taisez-vous donc, monsieur !

DE SAINT-ANDRÉ, *s'inclinant.*

Où, sire...

LE ROI.

Qu'on lui envoie les pouvoirs les plus étendus pour soulever le
Midi...

DE SAINT-ANDRÉ.

Le brave Midi !..

LE ROI.

Monsieur le prince de Condé opérera une levée en masse dans
la Vendée.

DE SAINT-ANDRÉ.

Et la France est sauvée... vive le Roi !... Quelle tête !...

DUBREUIL.

Mais qui marchera contre Bonaparte ?

L'HUISSIER.

Le maréchal Ney.

LE ROI.

Silence, pas un mot, messieurs...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NEY.

LE ROI, *se mettant à écrire.*

Approchez, approchez, maréchal...

NEY.

Votre Majesté a daigné me faire appeler ?

LOUIS, *écrivain*.

Monsieur le Maréchal, vous êtes en mesure de rendre un service immense à ma couronne, et je ne serai pas ingrat.

NEY.

Je suis aux ordres de Votre Majesté.

LOUIS.

Vous avez juré de nous défendre contre tous nos ennemis...

NEY.

Contre tous les ennemis de la France, je m'en souviens, sire...

LOUIS.

Eh bien, apprenez que Bonaparte est débarqué sur nos côtes...

NEY, *avec force*.

Lui !... lui, mon Dieu !

LOUIS.

Oui, *lui*, dont la présence va réunir de nouveau contre le pays toutes les armées coalisées de l'Europe.

NEY.

La France, sire, a déjà su vaincre toute l'Europe à elle seule.

LOUIS.

Soit ; mais ce n'est pas seulement la guerre contre l'étranger que la présence de Bonaparte doit faire éclater, il nous apporte la guerre civile, maréchal !...

NEY.

La guerre civile !...

LOUIS, *avec intention*.

Oui, c'est le sang français que des français vont répandre.

NEY.

Sire, pendant plus de vingt ans Napoléon a été mon ami, mon frère, mon bienfaiteur ; mais il est un lien plus sacré encore que celui de l'amitié, c'est le lien qui m'attache au pays ; il est un devoir plus puissant que celui dicté par la reconnaissance, c'est le devoir du citoyen ! Il est un sentiment plus saint encore que celui de la fraternité, c'est le dévouement à la patrie ! Et s'il est vrai, sire, que l'Empereur vienne, armé, pour combattre la France, s'il est vrai qu'il nous apporte la guerre civile, je marcherai contre lui ! et je ne serai pas un frère parjure pour avoir placé ma poitrine entre l'épée de mon frère, et le sein de notre mère commune... La France !...

LOUIS.

Vous vous dérangerez ce soir même sur Lons-le-Saulnier... pour y prendre le commandement de la troisième division...

Vous apprendrez-là quels sont nos derniers ordres ; ils vous seront transmis par monsieur le colonel Dubreuil.

DUBREUIL, *s'inclinant.*

Sire...

NEY, *à part.*

Par lui!

LE ROI, *à Dubreuil.*

Dubreuil, vous ne le quitterez pas d'une minute... voici des pouvoirs pour contrôler toutes vos actes... (*Il lui remet des papiers.*) Partez donc, maréchal, vous emportez toute ma confiance... mais souvenez-vous de votre promesse... contre tous nos ennemis...

NEY.

Contre tous les ennemis de la France ! (*Il s'incline et sort.*)

SIXIÈME TABLEAU.

RETOUR DE L'ILE D'ELSE.

SCÈNE I.

KERNOC, LE PARISIEN, *déguisé en gens de la campagne*, UNE PATROUILLE DE GENDARMES. *Kernoc et le Parisien entrent par la gauche, au moment où la patrouille paraît par la droite.*

LE CHEF DE LA PATROUILLE.

Qui vive?

KERNOC, *s'approchant de lui.*

Une pauvre famille de vigneron qui va travailler à son clos, Nous ne sommes pas des bonapartistes, allez : le bourguignon ne connaît que sa vigne.

LE GENDARME.

Des paysans !... vous avez l'air bien délurés pour des paysans.

LE PARISIEN.

Nous !... Tatigué, je le crè ben que je sommes délurés !

LE GENDARME, *avec soupçon.*

Vraiment ?

KERNOC.

Ah ! dam, faut pas croire que je sommes des imbéciles de paysans comme y en a.

LE PARISIEN.

J' sommes des paysans comme y en a pas... J' sommes des malins... Oh ! j' sommes-t'y malins !... Seigneur, mon Dieu, j' sommes t'y malins !

LE GENDARME.

Est-il bête, celui-là ! (*Il les examine.*)

LE MARÉCHAL NEY.

KERNOC.

Oh ! n' faut point nous juger à l'estérieur : c'est le dedans qu'est rusé.

LE PARISIEN.

Ah ! oui, c'est le dedans qui faudrait connaître pour nous connaître ! Tenez, sergent, j' voudrais que vous pouviez y regarder, dedans : je voudrais pouvoir vous y mettre, dedans...

LE GENDARME, *aux autres.*

Est-il donc bête, cet animal-là ?

KERNOC.

Ah ! dam, entre un gendarme et nous, y a de la différence.

LE PARISIEN.

Ah ! oui, y a gros de différence !

LE CHEF DE PATROUILLE.

Allons, c'est bon, passez au large, et surtout, ne cherchez pas à vous approcher du camp du maréchal. (*A ses hommes.*) Marche ! (*La patrouille s'éloigne : Kernoc et le Parisien lui font des pieds de nez.*)

KERNOC.

Enfoncée, la gendarmerie royale !

LE PARISIEN.

Et son auguste famille ! Allons, Kernoc, voilà le moment d'agir !

KERNOC.

Et au petit bonheur !... (*Kernoc sort avec précaution par la droite, avec le Parisien. Un tambour entre, suivi des habitants, puis des soldats. Ensuite Dubreuil, tenant des papiers, et le brigadier de gendarmerie avec ses hommes.*)

SCÈNE II.

DUBREUIL, LE BRIGADIER, GENDARMES, HABITANS.

DUBREUIL.

Habitans de la fidèle province de Bourgogne, et vous, braves soldats, soutiens de la bonne cause, réjouissez-vous avec tous les vrais royalistes : voici les nouvelles officielles que me transmet son Excellence le ministre de la guerre.

TOUS, *se rapprochant.*

Écoutez, écoutez.

DUBREUIL, *lisant.*

« Bonaparte a rompu son bat ! sa tête est mise à prix : la » nouvelle de son débarquement a excité la plus vive indignation dans l'armée et dans le peuple : sa bande, composée de » huit ou neuf cents de ses anciens brigands, est réfugiée avec » avec lui sur la crête des montagnes... Il est en ce moment

» entièrement cerné. On a sonné le tocsin dans tous les villages,
» et les paysans se sont armés pour lui courir sus.

LE BRIGADIER DE GENDARMERIE, auquel Dubreuil a fait un signe.
Vive le Roi!

LES GENDARMES et QUELQUES BOURGEOIS.

Vive le Roi! à bas l'usurpateur.

DUBREUIL, au brigadier.

Tout le monde se tait.

LE BRIGADIER, bas.

Il n'y a que mes gendarmes qui crient... (*Montrant les soldats.*) On a pourtant fait des distributions de vin et d'eau-de-vie. (*Dubreuil s'entretient avec le Brigadier. Le tambour bat aux champs.*)

TOUS.

Le maréchal! le maréchal!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NEY, ÉTAT-MAJOR. (*Au moment où le maréchal paraît, les soldats orient tous : Vive le maréchal Ney!*)

NEY.

Merci, camarades. Partout, en visitant le camp, j'ai entendu les mêmes acclamations sur mon passage : cela me prouve que vous n'avez pas oublié celui qui vous a guidés sur tant de champs de bataille; j'espère que vous ne serez pas plus sourds à la voix de la discipline, que vous ne l'avez été à celle de la gloire.

LES SOLDATS.

Vive le maréchal Ney! (*Le brigadier s'éloigne avec ses hommes.*)

DUBREUIL.

Eh bien, monsieur le maréchal, l'esprit de l'armée est excellent, n'est-ce pas!

NEY.

Vous vous abusez, comte Dubreuil, le roi n'est pas aimé dans nos rangs.

DUBREUIL.

Des alarmistes vous ont trompé, maréchal.

NEY.

Non, monsieur, l'armée est mécontente, humiliée : la garde exilée à Metz, et à laquelle on ne peut pardonner ses immortelles campagnes, les grades et les emplois prodigués à ceux qui ont combattu contre la République et l'Empire. tout cela a semé des germes de haine, de discorde, et je donnerais ma vie, pour qu'on eût confié à un autre la triste mission qui m'a été imposée... car c'est la guerre civile, monsieur!...

LE MARÉCHAL NEY.

DUBREUIL.

Que parlez-vous de guerre civile?... Mais l'insensé qui a tenté un coup de désespoir,, est mort ou prisonnier à l'heure qu'il est.. vous le savez, les nouvelles sont bonnes... très-bonnes ?

NEY.

Croyez-vous donc vous-même à ces fables fabriquées aux Tuileries, et dont le ridicule a déjà fait justice? Navez-vous pas appris que le comte d'Artois et le duc d'Orléans sont en fuite, et qu'un seul garde à cheval, un seul leur a servi d'escorte?

DUBREUIL.

J'espère au moins, maréchal !

CRIS AU DEHORS.

Arrêtez-les ! tenez-les bien, par ici !

LE MARÉCHAL.

Quel est ce bruit ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, KERNOC, LE PARISIEN, LE BRIGADIER, GENDARMES (*Kernoc a repris son uniforme de marin de la garde : la cocarde tricolore est à son schako.*)

KERNOC, *se débattant.*

Voulez-vous bien nous lâcher, gendarmes?... Ne croyez-vous pas que nous voulons nous sauver?... Ce serait la première fois.

LE PARISIEN.

Lâchez-nous donc... des braves de la Bérésina, ça ne sait courir que pour aller au feu... Vous ne connaissez pas ça... vous gendarmes.

NEY.

Quels sont ces hommes ?

DUBREUIL.

Cet uniforme proscrit? cette cocarde séditieuse?

NEY.

Qu'ont-ils fait ?

KERNOC.

Cet homme, c'est Kernoc, un vieux de la vieille.

LE PARISIEN.

Celui-ci, c'est le parisien... un jeune... de la même vieille.

KERNOC.

Cet uniforme, c'est celui des marins de la garde . Cette cocarde, c'est celle que nous portions ensemble, mon maréchal, en Espagne, en Russie, en Prusse, en Autriche et autres capitales.

LE PARISIEN.

Et comme c'est grande fête aujourd'hui, la saint retour de l'île d'Elbe, nous avons pris la grande tenue.

ACTE III, TABLEAU VI.

57

NEY.

Mais, malheureux, ne savez-vous pas que cette cocarde est un signe de rébellion ?

KERNOC.

Je sais qu'elle n'est pas d'ordonnance aujourd'hui ; mais demain ça sera de rigueur.

LE PARISIEN.

Et nous nous sommes préparés d'avance à passer à l'inspection.

LE BRIGADIER.

Maréchal, ces hommes, que je surveillais depuis ce matin, ont osé se présenter sur le front d'un bataillon, et là ils ont foulé aux pieds la cocarde blanche et arboré les couleurs de l'usurpateur...

KERNOC.

C'est la vérité...

LE PARISIEN.

La vraie vérité...

NEY, à part.

Ils sont perdus.

DUBREUIL.

Il faut les faire fusiller, à l'instant, devant tout le corps d'armée.

KERNOC.

Fusillés !... ça nous revient de droit, petit.

LE PARISIEN.

Alors, si c'est not' compte, y a rien à redire.

DUBREUIL.

Veillez donner des ordres, maréchal.

NEY.

Quoi ? faire fusiller des hommes... sans jugement... tuer ainsi des soldats qui ont versé leur sang sur vingt champs de bataille, qui étaient avec moi à Smolensk, à la Bérésina !... Qui vous dit qu'ils n'ont pas été séduits, entraînés, à la vue de ces couleurs nationales qui font battre le cœur de tous ceux qu'elles ont guidés à la victoire ?... Qui peut répondre d'un mouvement d'enthousiasme, d'un moment de délire ?... Ils seront jugés, et leur défense sera librement écoutée.

LE PARISIEN.

Bravo ! merci pour Kernoc, mon maréchal !

KERNOC.

Oui, merci, maréchal ; mais notre affaire est claire : pour ma part, je n'ai pas été séduit, entraîné ; c'est moi qui ai voulu séduire, entraîner les autres... à commencer par ce pauvre Parisien. Enfin, mon maréchal... je suis en avance... v'la tout.

NEY.

Tais-toi, malheureux, tais-toi!

DUBREUIL.

Encore une fois, maréchal, il faut un exemple, un exemple terrible!... Au nom du roi, qu'on entraîne ces hommes!

NEY.

Ces hommes sont sacrés pour tous, jusqu'à ce qu'un conseil de guerre ait prononcé... (*A Dubreuil.*) Je commande seul ici, monsieur, et seul je dois être obéi!

DUBREUIL.

Il est un pouvoir supérieur au vôtre, monsieur le maréchal, ce pouvoir, j'en suis investi.

NEY.

Quelle audace! Encore un mot, et c'est à vous que je fais casser la tête!

KERNOC.

Ça me ferait plaisir.

DUBREUIL, *froidement.*Vous tiendrez un autre langage quand vous aurez lu ces instructions. (*Il lui donne un parchemin.*)NEY, *lisant.*

« Toutes les autorités, tous les chefs de corps sont tenus de » se conformer, sous peine de lèse-majesté, aux pleins pouvoirs » que nous conférons à notre féal sujet et serviteur le comte Dubreuil. »

KERNOC, *qu Parisien.*

Dubreuil!... Oui, c'est lui, c'est bien lui!...

NEY, *achevant la lettre.*

Signé Louis.

DUBREUIL.

Sous peine de lèse-majesté... vous avez lu?

NEY, *lui remettant le papier.*

Assez, monsieur... On m'avait chargé d'une horrible mission: je l'aurais accomplie au péril de ma vie... mais après trente ans de service, être mis en suspicion, en surveillance... Ah!... il ne me reste plus qu'à retourner à Paris, à briser mon épée!... Un maréchal de France reçoit des instructions du ministre de la guerre... mais il rougirait d'obéir aux ordres de la police...

KERNOC.

De la police!... vous avez dit le mot, mon maréchal!... Savez-vous ce que c'est que ce comte Dubreuil?... (*Mouvement de Dubreuil.*) Ce comte Dubreuil, c'est un traître qui nous a tous dénoncés, qui a voulu assassiner le colonel Morand!... C'est un espion, un agent provocateur, un mouchard! (*Grand mouvement parmi tout le monde.*)

LE PARISIEN, *criant.*

A la porte, les mouchards!...

NEY, *mettant la main sur son épée.*

Et c'est un pareil homme qu'on avait attaché à ma personne!

DUBREUIL.

Maréchal, prenez garde!

NEY,

Misérable!

DUBREUIL, *froidement.*

Il sera rendu compte de votre conduite.

KERNOC.

Eh bien! et de la nôtre... Qu'est-ce que tu en dis, Judas?

DUBREUIL.

Qu'on les emmène, et que prompt justice soit faite! (*Les Gardarmes s'emparent d'eux.*)

KERNOC.

Justice, soit. Fusillez-nous donc... Quant à toi, Dubreuil, mon Empereur te fera pendre, et si je peux voir ça de là-haut, ça me fera un sensible plaisir... Adieu, maréchal. (*Aux gendarmes.*) Allons, vous autres, en avant! (*Criant avec le Parisien.*)
Vive l'empereur!

CRIS EN DEHORS.

Vive l'empereur!...

KERNOC.

Tiens, on dirait qu'il y a de l'écho ici...

DUBREUIL, *à part.*

Malédiction!... une révolte!

NEY, *à part, avec émotion.*

Ces cris, ces acclamations...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MORAND, OFFICIERS, JULES, SOLDATS, HABITANTS ;
puis L'EMPEREUR (*personnage mnet*).

(*Les Soldats se précipitent sur la scène en criant : VIVE LA FRANCE ! VIVE LA GARDE ! VIVE L'EMPEREUR !... Ils ont tous la cocarde tricolore. Morand est à leur tête ; Jules les suit, portant un drapeau qu'il vient placer devant le Maréchal.*)

DUBREUIL.

La partie est perdue. (*Il disparaît.*)

NEY.

Oh ! je le disais bien ! il ne me reste plus qu'à briser mon épée...
il ne me reste plus qu'à mourir !

MORAND.

Maréchal, votre sang appartient à la France, et non à ceux qui l'ont opprimée.

NEY.

Que vois-je ? Morand !... vous ici ? que se passe-t-il donc ?

MORAND.

L'aigle qui vole de clocher en clocher, sera demain sur les tours de Notre-Dame... Les soldats fraternisent avec les lanciers polonais, avec les grenadiers de l'île d'Elbe ; le peuple les porte en triomphe... Serez-vous donc le seul à ne pas vous joindre aux défenseurs de la patrie ?...

NEY.

La patrie !... n'ai-je pas fait assez pour elle ?... Ah ! ma tête s'enflamme, mon cœur bat comme en un jour de bataille !... ah ! laissez-moi partir !...

JULES, plaçant le drapeau devant le Maréchal.

Non, maréchal, vous êtes enfant de la République et de l'Empire !... et pour nous quitter, il vous faudra fouler aux pieds le drapeau de la République et l'aigle de l'Empire !...

NEY.

Mon drapeau !... le drapeau d'Austerlitz et de la Moskowa !... Ah ! mes larmes m'étouffent... C'est sous ce drapeau que j'ai gagné tous mes grades, que j'ai versé le plus pur de mon sang !... Ce drapeau, c'est la gloire, c'est la patrie !... *(Il l'embrasse.)* Ah ! je ne suis pas parjure !... Celui qui nous ramène ces couleurs, celui-là n'est pas l'ennemi de la France !... *(A ce moment, de grandes acclamations se font entendre. Tous les tambours battent aux champs. — Un groupe d'Officiers, de Soldats et de Paysans entre en criant : Vive l'Empereur ! — Napoléon lui-même paraît sur une éminence et salue. — Apercevant Ney, il lui tend les bras. Morand et Jules entraînent le Maréchal jusqu'à l'Empereur ; il lui baise la main. Les Soldats et les Officiers élèvent leurs schakos ou leurs bonnets au bout de leurs armes. — Tableau.)*

ACTE IV.

SEPTIÈME TABLEAU,

L'ARRESTATION.

A gauche, au deuxième plan, la grille du château de Bessonis. — Au fond, la campagne ; à droite, des arbres. — Au lever du rideau, des paysans sont couchés çà et là. — Kernoc et le Parisien sont sur le devant debout.

SCÈNE I.

KERNOC, LE PARISIEN, PAYSANS.

LE PARISIEN.

Eh bien ! mon pauvre Kernoc ?

KERNOC.

Eh bien, mon pauvre Parisien ?

LE PARISIEN.

Cent jours de gloire...

KERNOC.

Et encore une fois aplatis !..... La trahison nous a tués ; nous ne nous en relèverons plus...

LE PARISIEN.

L'Empereur à Sainte-Hélène !...

KERNOC.

La France infestée de Cosaques, et le chiffon blanc revenu et avec lui, les proscriptions, les massacres !... La terreur !...

LE PARISIEN.

Oui ; jusqu'au brave Morand qu'ils ont arrêté...

KERNOC.

Et si nous n'y prenons garde, ils en feront autant de notre maréchal, qui est venu là, chercher un asile au château de Bessonis.

LE PARISIEN.

Mais minute, on y mettra bon ordre ; nous sommes tous prêts à le défendre, les habitans du pays sont pour lui...

KERNOC.

Et on peut nous envoyer des espions et des gendarmes. Nous sommes en force pour les recevoir...

LE PARISIEN.

C'est égal, tout ça c'est triste !...

KERNOC.

Oui, Parisien, et mieux valait encore rester sur le champ de bataille de Waterloo...

PARISIEN.

Bah ! ne pensons pas à nous, ne songeons qu'au maréchal.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE PAYSANNE.

UN PAYSAN.

Qui vive ? *(Au mot qui vive les paysans se sont levés.)*

LA PAYSANNE.

T'es bête, pardine, c'est moi.

LE PAYSAN.

Je sais bien ; mais puisque c'est la consigne.

LA PAYSANNE.

Oùs qu'il est le vieux grognard de commandant ?

KERNOC.

Présent. Est-ce que vous voulez vous enrôler, ma belle enfant ?

LA PAYSANNE.

Non ! y a à la maison une jeune dame, tout en noir, qui veut absolument parler à monsieur Kernoc.

KERNOC.

C'est bon, on y va.

LE PARISIEN.

Dis donc, farceur, une jeune dame en noir ! Tu ne m'avais pas parlé de celle-là.

KERNOC.

Allons, pas de bêtise, je te laisse le commandement. Tâche d'y voir pour deux. *(Il sort avec la paysanne.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUBREUIL, DELANOYE.

DELANOYE.

Tenez, général, c'est là qu'il s'est réfugié.

DUBREUIL.

Bien !... Et vos hommes ?

DELANOYE.

Prêts à marcher dès que vous en donnerez l'ordre.

DUBREUIL.

Mais que font là ces paysans ?...

DELANOYE.

Ils veillent, je le crains bien, à la porte du maréchal.

ACTE IV, TABLEAU VII.

63.

DUBREUIL.

Il faut s'en assurer.

PARISIEN, *se retournant.*

Tiens... què que c'est donc que ces deux particuliers-là ? sont ils du pays ?...

UN PAYSAN.

Non, nous ne connaissons pas ces figures-là...

LE PARISIEN.

Attendez, je vas pousser une reconnaissance. (*S'approchant de Delannoye et de Dubreuil.*) Faites excuse, bourgeois : peut-on sans indiscrétion avoir la chose de vous demander si c'est pour votre agrément que vous êtes ici... C'est qu'il est bien tôt ou bien tard pour vous promener dans les bois !

DELANNOYE.

Mais... vous vous promenez bien, mon brave.

LE PARISIEN.

Oh ! nous sommes ici pour affaires... (*Regardant le château.*) de famille.

DELANNOYE.

Je gage que le même motif nous amène.

LE PARISIEN.

Je ne crois pas.

DELANNOYE.

Tenez, je serai plus confiant que vous, et je vous dirai en deux mots qui nous sommes et pourquoi vous nous trouvez ici.

LE PARISIEN.

J'attends les deux mots.

DELANNOYE, *à demi-voix.*

Michel Ney. (*Mouvement des Paysans.*)

LE PARISIEN.

Ah ! bravo ! c'est des bons... c'est des vieux de la vieille... Ainsi, vous venez, mes officiers ?...

DELANNOYE.

De la Loire.

LE PARISIEN.

Bon endroit... et vous voulez ?...

DELANNOYE, *bas.*

Sauver le maréchal.

LE PARISIEN.

Vous savez donc... qu'il est ?...

DELANNOYE.

Là...

LE PARISIEN.

Brave homme ! notre ami... notre père !

LE MARÉCHAL NEY.

DELANNOYÉ.

Et comme nous, vous avez pensé...

LE PARISIEN.

A le tirer des griffes qui croient déjà le tenir... nous sommes sûrs de notre affaire.

DUBREUIL, *vivement*.

Vraiment ! vous espérez ?...

LE PARISIEN, *à part*.

Tiens ! v'là un organe que j'ai entendu quelque part.

DELANNOYÉ.

Vous disiez tout à l'heure...

LE PARISIEN.

Je disais que Kernoc et moi nous avons suivi le maréchal... que nous avons retrouvé dans les habitants de ce pays d'anciens soldats, que la connaissance a été bientôt refaite, et que nous sommes convenus de servir de gardes-du-corps à notre général : le jour, la nuit, nous aurons l'œil sur le château, et au premier chapeau de gendarme qui paraîtra sur l'horizon, la levée en masse sera décrétée...

DELANNOYÉ.

Vous êtes nombreux ?

LE PARISIEN.

Trois mille environ... avec le nom de Michel Ney nous aurions enrôlé tout le département.

DELANNOYÉ.

Mais vous êtes sans armes...

LE PARISIEN.

Les fusils sont en lieu sûr et tous chargés. Au signal convenu avec madame de Bessonis, au troisième coup de la grosse cloche du château, nous arrivons au pas de course avec accompagnement de clarinette. N'est-ce pas vous autres ?

DELANNOYÉ, *bas à Dubreuil*.

Impossible d'enlever le maréchal de vive force.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GENDARME *déguisé*.LE GENDARME, *bas*.

Mon commandant !

DELANNOYÉ.

Chut !

DUBREUIL.

Que veux-tu ?

LE GENDARME, *bas*.

Je crois avoir mis le nez sur un complot... Un dragon venu

d'Aurillac apportait ici un lettré du général Excelmans... j'ai arrêté le dragon, et voici sa lettre...

DUBREUIL.

Bien. Qu'ai-je lu ? Venez, Delannoye.

DELANNOYE.

Quel est votre dessein ?

DUBREUIL, *bas*.

Vous le saurez. (*Haut.*) Au revoir, camarades.

LE PARISIEN.

Vous partez ?

DUBREUIL.

Oui, mais au troisième coup de cloche nous serons prêts comme vous... au revoir. (*Il sort avec Delannoye.*)

LE PARISIEN.

Il me semble que j'ai aussi vu cette figure-là.

LE PAYSAN, *en faction*.

Eh ! Parisien... voilà le maréchal qui vient de notre côté... on lui ouvre la grille du parc...

LE PARISIEN.

Le maréchal... En ligne, camarades, en ligne... comme à la parade au carrousel... (*A l'entrée du Maréchal, ils sont tous en ligne.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, NEY, puis KERNOC et MARTHE.

TOUS.

Vive le maréchal !

NEY.

Merci, mes amis, merci !

LE PARISIEN.

Mon maréchal... vous voyez que pour une nouvelle levée, il y a déjà de l'ensemble dans la manœuvre.

NEY.

Mes enfants, je suis touché jusqu'au fond de l'âme de cette preuve de dévouement, mais je viens vous dire que les craintes de ma famille, de mes amis sont exagérées. Votre temps est précieux à tous, ne le perdez donc pas en exerçant autour de ce château une surveillance inutile... oui, je le répète, inutile. Je suis sauvé par une capitulation, je n'ai donc rien à craindre.

KERNOC, *entrant, suivi de Marthe*.

Aujourd'hui même, maréchal, vous devez être arrêté.

TOUS.

Arrêté !

Qui dit cela ?...

NEY.

Moi, maréchal !

MARTHE.

Que vois-je ?... Marthe...

NEY.

MARTHE.

Oui, maréchal, la fille du colonel Morand, de votre compagnon d'armes, qu'ils ont assassiné comme ils vous assassineront vous même !

NEY.

Que dites-vous ?... votre père ?...

MARTHE.

Mort !... ils l'ont fusillé... sans jugement !... lui laissant quelques instants à peine pour embrasser sa fille !...

KERNOG.

Oh ! les brigands !...

MARTHE.

Maréchal, avant de marcher à la mort, la dernière pensée de mon père a été pour vous... Mon enfant, m'a-t-il dit, le maréchal se croit en sûreté dans sa retraite ; mais ce soir même, un homme dévoué au roi quitte Paris, emportant un ordre d'arrestation ; si notre ami n'est prévenu à temps, s'il tombe au pouvoir de mes bourreaux, ses vingt années de combats et de gloire ne le protégeront pas ; sa perte est jurée... S'il reste en France, ils le tueront !...

NEY.

C'est impossible, son amitié pour moi l'égarait. Le gouvernement de Louis XVIII ne peut pas vouloir se déshonorer. Il a déclaré solennellement que nul ne serait recherché pour ses actes politiques pendant les cent jours.

MARTHE.

Pourquoi donc alors Labédoyère a-t-il été arrêté ?...

NEY.

Labédoyère ! arrêté !...

MARTHE.

Et doit-il comparaître aujourd'hui devant un conseil de guerre ?

NEY.

Labédoyère ! lui, l'honneur même !

MARTHE.

Sa condamnation doit préparer, justifier la vôtre... Louis XVIII manquera à toutes ses promesses, il a désigné lui-même les victimes qu'il veut sacrifier à son ressentiment, à sa haine, et sur cette liste de proscription, le premier nom inscrit est celui du maréchal Ney. Je ne suis rien pour vous... mais au nom de votre

femme, de vos enfants; au nom de la France... fuyez, je vous en supplie...

NEY.

Fuir... ce serait me reconnaître coupable... Je ne le suis pas. Je reste.

KERNOC, qui a parlé à un dragon qui vient d'entrer.

Maréchal, un dragon, qui arrive d'Aurillac, apporte pour vous une lettre du général Excelmans.

NEY, lisant.

« Maréchal, vous n'êtes pas en sûreté à Bessonis : quittez la France, laissez passer l'orage. Je dirige sur votre château quelques-uns de mes dragons... ils vous serviront d'escorte jusqu'à la frontière. — Excelmans. »

KERNOC.

Fameuse idée! (Bas, au Parisien.) Parisien, cours faire atteler la voiture du maréchal...

LE PARISIEN.

Compris... Dans cinq minutes, tout sera prêt. (Il sort.)

MARTHE.

Vous ne pouvez plus hésiter, maréchal...

NEY.

Non, Marthe, je n'hésite plus, je vais partir.

MARTHE, avec joie.

Ah!...

NEY.

Oui, je vais partir, mais pour Paris, où m'attendent ma femme et mes enfants; pour Paris, où Michel Ney entrera librement et la tête haute. Là est le danger, dites-vous : c'est donc là qu'est ma place. Si au mépris d'une solennelle convention, on fait couler mon sang, je le donnerai avec joie, mes amis... car ce sang serait une tache ineffaçable sur l'oriflamme des Bourbons, ce sang criera contre eux haine et vengeance. Un moment viendra, où la France, épuisée aujourd'hui, sentira se réveiller sa force et sa colère; alors le souvenir de Michel Ney lâchement assassiné aura son poids dans la balance. Ah! si ce souvenir doit avancer d'un jour, d'une heure, la chute des tyrans que l'étranger nous impose, Michel Ney sera mort comme il aura vécu, pour la France!...

MARTHE.

Monsieur le maréchal!

NEY.

Je vais donner l'ordre du départ. Madame de Bessonis m'accompagne... (A Marthe.) Et il y aura pour vous une place dans la berline. (Aux Paysans.) Merci à vous tous, mes amis, de ce que vous vouliez faire encore; mais Michel Ney n'a pas appris à fuir devant la mort, il s'est toujours placé en face d'elle...

KERNOC.

Au revoir, maréchal !

NEY.

Oui, oui, mes amis, au revoir... Je vous retrouverai avec plaisir sur ma route.

TOUS.

Vive le maréchal ! (*Il rentre dans le parc.*)

SCÈNE VI.

KERNOC, MARTHE, puis DELANNOYE et DEUX DRAGONS.

KERNOC.

C'est ça, vive le maréchal ! mais pour qu'il vive, il ne faut pas qu'il aille à Paris.

MARTHE.

Il faut arrêter sa voiture.

KERNOC.

Couper les traits, tuer les chevaux.

LE PAYSAN, *en faction.*

Sergent commandant... voilà des dragons.

KERNOC.

Les dragons d'Excelmans.

MARTHE.

Oh ! Dieu nous vient en aide, nous sauverons le maréchal malgré lui.

DELANNOYE, *en officier de dragons.*

Le maréchal, où est le maréchal ? nous venons l'enlever, et nous ne le quitterons qu'après l'avoir conduit jusqu'en Suisse.

MARTHE.

Si le maréchal, aveuglé par un faux point d'honneur, refuse de vous suivre, osez-vous employer la violence ?

DELANNOYE.

Pour accomplir la mission qu'on nous a donnée, nous oserons tout.

KERNOC.

Alors, voilà ce que vous allez faire : la voiture du maréchal va sortir par la grande porte de la cour d'honneur, il faut que vous et votre escorte, vous soyez tout prêts. La berline une fois sur la route est entourée par vos hommes, vous la faites tourner à gauche au lieu de tourner à droite. Vous piquez les chevaux avec la pointe de vos lattes... ils prennent le galop, et le tour est joué.

MARTHE.

Moi, je serai dans la berline du maréchal.

ACTE IV, TABLEAU VII.

69

KERNOC.

C'est ça, et vous l'empêcherez d'ouvrir la portière. Nous, nous resterons pour couvrir la retraite... comme en 1812! Allons vite, prenez vos clarinettes, chacun à son poste, pas accéléré... et filons... (*Tous sortent. Marthe, Delannoye et ses dragons par la grille. Kernoc et les autres par le premier plan à gauche.*)

DUBREUIL, *sortant du fourré du bois.*

Ils ont donné dans le piège...

LE PARISIEN, *au fond. Il tient un fusil, qu'il va cacher derrière un arbre.*

Enfin!... j'ai retrouvé ma figure! (*Regardant Dubreuil.*) Et v'là son propriétaire...

DUBREUIL, *à l'avant-scène et ne voyant pas le Parisien.*

J'ai dû me tenir à l'écart... le maréchal m'aurait infailliblement reconnu... Un coup de feu tiré par Delannoye m'apprendra...

LE PARISIEN, *qui s'est approché.*

Salut, mon officier...

DUBREUIL.

Bonjour, mon brave... je venais savoir...

LE PARISIEN.

Des nouvelles?... Oui, vous aimez assez à être au courant des nouvelles... J'en ai une fameuse à vous annoncer.

DUBREUIL.

Vraiment?

LE PARISIEN.

Le maréchal vient d'échapper à un infâme guet-apens.

DUBREUIL, *à part.*

Aurait-on découvert?

LE PARISIEN.

Figurez-vous, mon officier, que tantôt deux gredins, deux espions, deux canailles, décorées comme vous, sont venus à nous en disant qu'ils arrivaient de l'armée de la Loire et qu'ils étaient dévoués au maréchal.

DUBREUIL, *à part.*

Que dit-il?

LE PARISIEN.

Ça vous intrigue, mon officier... Nous autres, nous avons donné dedans, comme des imbéciles d'honnêtes gens. Cependant, la voix, la figure de l'un de ces deux hommes, avaient frappé le Parisien... C'est moi le Parisien... il se demandait depuis ce matin où il avait entendu cette voix; où il avait vu cette figure... Enfin, il vient de se souvenir d'Auxerre.

DUBREUIL, *à part.*

D'Auxerre!

LE PARISIEN.

Ça vous intrigue toujours... Il s'est souvenu aussi d'un homme que Louis dix-huit avait attaché, comme un boulet aux jambes du maréchal... Il s'est rappelé que cet homme avait voulu faire fusiller Kernoc et le Parisien ici présents... Enfin il revoyait cet homme dans sa pensée, comme s'il l'avait sous les yeux, face à face.

DUBREUIL.

Ton histoire est trop longue... Adieu.

LE PARISIEN, *qui a reculé pour lui barrer le passage et qui a pris son fusil.*)

En voilà le dernier mot. Major Dubreuil, si tu fais un pas, si tu jettes un cri, il y a deux balles dans mon fusil, et je parle avec toi que je te les loge toutes les deux dans le cœur, si tu en as un, pourtant.

DUBREUIL, *à part, et toujours tenu en joue.*

Malédiction !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, KERNOG.

KERNOG, *entrant.*

Trahison ! trahison !... Les cavaliers qui escortent la voiture du maréchal ne sont pas les dragons d'Excelmans, mais des hommes vendus à nos ennemis, et qu'ils ont revêtus de faux uniformes ; ce n'est pas vers la frontière, c'est à Paris qu'ils entraînent le maréchal !

LE PARISIEN, *qui a écouté, à Dubreuil.*

Ne bougeons pas, là-bas... Kernoc, regarde un peu le gibier que je tiens au bout de mon fusil !

KERNOG, *le reconnaissant.*

Dubreuil !... Ah ! gredin, c'est toi qui as fait ce coup-là !

DUBREUIL.

Eh bien, oui, c'est moi, moi qui agis au nom du roi, moi qui vous ordonne de mettre bas les armes ; car celui que vous vouliez défendre appartient désormais à la justice.

KERNOG.

La justice !... il ose appeler ça la justice !

DUBREUIL.

Songez que toute résistance serait vaine... un escadron tout entier attend le prisonnier à l'issue du bois : un coup de feu m'apprendra bientôt qu'une garde imposante veille sur lui.

LE PARISIEN.

Mais c'est une ruse infâme ! Kernoc, j'ai toujours mon fusil, et il a le ventre plein !

ACTE IV, TABLEAU VIII.

71

KERNOG.

T'as raison, Parisien, il y a des hommes qu'on peut tuer, là, sans scrupule, comme on tue un loup enragé, comme on écrase un serpent ! Général Dubreuil, tu es un de ces hommes, et pourtant, nous t'aurions fait grâce, peut-être. Mais si tu nous as dit vrai, si le signal que tu attends se fait entendre, (*prenant le fusil du Parisien*) coup pour coup, général : le premier sera la trahison, le second sera le châtement.

DUBREUIL.

Non, non, vous n'oserez pas, vous n'oserez pas !... (*Un coup de feu se fait entendre au loin.*) Perdu !

KERNOG, *faisant feu,*

Vengé ! (*Dubreuil tombe. Tableau. Rideau.*)

HUITIÈME TABLEAU,

LA COUR DES PAIRS.

SCÈNE I.

LE PRÉSIDENT, *la Cour des Pairs*, LE MARÉCHAL NEY, ses DÉFENSEURS, LE COMMISSAIRE DU ROI, LANJUINAIS, HUISSIERS, PEUPLES *dans les tribunes*, etc.

Au lever du rideau, la Cour est assemblée. La galerie circulaire qui la domine est remplie de spectateurs. Ney est à la gauche du public, auprès de ses défenseurs, et entouré de gendarmes. A droite aussi, mais au second plan, est le Commissaire du Roi, assis devant une table, A droite, sur le devant, est placé le Président, assis devant une table recouverte d'un drap de velours rouge ; il fait face au Maréchal.

LE PRÉSIDENT.

Continuez, monsieur le Commissaire du Roi... (*Murmures dans la tribune.*)

LANJUINAIS.

C'est de la persécution... c'est de la haine....

PLUSIEURS VOIX DES PAIRS.

Silence !... Écoutez !...

LE COMMISSAIRE DU ROI, *achevant son discours.*

Il est donc avéré que c'est avec une bien grande franchise de cœur que le maréchal Ney s'est livré à Bonaparte et qu'il a trahi son prince légitime...

Très-bien !

A DROITE.

Silence !

A GAUCHE.

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Je m'arrête, messieurs les Pairs; vos consciences apprécieront les charges contenues dans l'acte d'accusation.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à l'accusé ou à ses défenseurs.

DANS LA TRIBUNE.

Ah ! écoutons... Tenez, il se lève... il va parler...

LES PAIRS.

Chut ! chut !

NEY, *se levant.*

Je n'ai que quelques mots à adresser à la cour : on a fait entendre que je m'étais rendu à l'Empereur, que l'ambition seule m'avait fait embrasser sa cause !... Moi , maréchal, prince, duc et pair de France ; quel autre titre plus éclatant pouvais-je attendre de lui !... La marche de l'Empereur était irrésistible, c'était comme une marée immense, dont la force toujours croissante devait s'élever jusqu'à la hauteur marquée par le doigt de Dieu ! pouvais-je arrêter les flots de la mer avec ma main ?... Vouloir combattre Napoléon, ce n'était pas tenter de repousser un ennemi, c'était allumer vainement une guerre civile !... Avant d'arriver jusqu'à lui il m'aurait fallu marcher sur quarante mille cadavres, et pas un de mes soldats n'eût voulu me suivre !...

DANS LA TRIBUNE.

C'est vrai... il a raison...

LANJUINAIS, LES PAIRS DE GAUCHE.

Sans doute : que pouvait-il faire ? (*Le Maréchal se rassied, un grand tumulte se fait dans l'assemblée.*)

LE PRÉSIDENT.

La parole est au défenseur.

DANS LA TRIBUNE.

C'est Berryer... non, c'est Dupin...

L'UISSIER.

Silence, messieurs !

UN DES DÉFENSEURS, *se levant.*

Messieurs les Pairs, c'est avec une vive émotion que je prends la parole... la tâche qui m'a été confiée est grande et glorieuse ; puisé-je n'y pas faillir... J'ai à justifier ici un homme qui depuis vingt cinq ans n'a pas cessé de combattre à la tête de nos armées , dont le nom se rattache à tous les faits d'armes qui ont illustré notre pays, dont l'Europe entière admire la valeur et le génie militaire ; qui, de simple soldat, est arrivé, sans intrigues,

aux plus hautes dignités nationales, l'élève, l'émulé des Kléber et des Montebello, qu'on accuse ici du crime de haute trahison !... La trahison, messieurs, n'eût-elle pas été plus flagrante contre le pays si Ney eût versé le sang de ses enfants !... Eh ! quoi ! seul au milieu d'une contrée en pleine insurrection, seul avec un faible corps d'armée de trois mille soldats criant : Vive l'Empereur ! vous vouliez qu'il livrât bataille !... il fallait qu'il soutînt la cause des Bourbons lorsque déjà Monsieur venait d'opérer sa retraite avec le corps du maréchal Macdonald !... Vous vouliez qu'il foulât sous ses pieds le drapeau tricolore, lorsque dix mille voix répétaient que le drapeau blanc ne flottait plus sur le dôme des Tuileries...

DANS LES TRIBUNES.

C'est vrai... c'est vrai...

LANJUINAIS.

Que vouliez-vous qu'il fit ?...

LES PAIRS DE DROITE.

Son devoir... oui, son devoir...

PLUSIEURS VOIX.

Silence ! silence ! (*Rumeur générale.*) Mais il aurait dû, s'écriet-on, rentrer à Paris et rejoindre le roi... Oh ! je sais que, par cette habile retraite, le maréchal, comme tant d'autres, eût tout sauvé pour son propre compte !... mais que serait devenue cette armée livrée à elle-même ?... cette armée pleine d'exaltation et se répandant dans les villes, dans les campagnes, semant partout la désolation ou l'incendie ?... qui aurait-on accusé ?... le maréchal, n'est-ce pas ?... Eh bien, chez le maréchal, le véritable amour de la patrie a parlé plus haut que l'intérêt, et vous prononcerez, vous ses juges, vous direz s'il doit payer de sa tête ce dévouement au pays, et ce délire d'un soldat qui revoit tout à coup devant lui la cocarde de ses jours de gloire et son drapeau cent fois victorieux !...

DANS LES TRIBUNES.

Très-bien ! très-bien !

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Dites le drapeau de la révolte !...

LES PAIRS DE DROITE.

Oui, de la révolte !...

LANJUINAIS.

N'interrompez pas, messieurs...

A GAUCHE.

Non, ne m'interrompez pas...

L'HUISSIER.

Silence, messieurs...

LE DÉFENSEUR.

Messieurs les Pairs, quelle que soit la nature des gouverne-

ments qui se sont succédé en France, le maréchal dans tous ces orages politiques, n'a jamais cessé d'être guidé par l'amour de son pays!... il n'a jamais connu qu'un souverain au monde : la Patrie!...

LE PEUPLE ET LES PAIRS DE GAUCHE.

Bravo ! bravo !

NEY, *prenant la main de son Défenseur.*

Bien, bien, monsieur...

LE DÉFENSEUR.

Encore un coup, messieurs, il n'y a pas eu de trahison, il n'y a eu qu'un soldat que vingt mille soldats poussaient dans les bras de son frère d'armes!... (*Applaudissements dans la galerie.*)
Bravo ! bravo !

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Silence ! ou l'on fait sortir les interrupteurs !

UN HUISSIER, *au fond.*

Silence, messieurs !

LE DÉFENSEUR.

Messieurs, il est un jour sous lequel on n'a pas encore abordé la question... et qui, cependant, doit la décider d'une façon victorieuse... (*Murmures.*) Je parle des traités conclus à Vienne, les 13 et 25 mars. (*Murmures.*)

LES PAIRS DE DROITE.

C'est intolérable... on abuse de la défense... le président est trop faible...

LE DÉFENSEUR.

Je parle du traité du 20 novembre... (*Murmures.*) Je parle au fin de la convention de Paris du 3 juillet.

A DROITE.

Non!... non!...

A GAUCHE.

Si!... si!...

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Je dois éviter un scandale de plus dans ces discussions... je déclare que les commissaires du roi s'opposent formellement à ce que les défenseurs invoquent ce traité.

LE DÉFENSEUR.

Dites alors qu'on nous interdise la défense. (*Murmures.*)

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Le roi ne reconnaît pas ce traité.

LE DÉFENSEUR.

La France l'a accepté, monsieur. (*Murmures.*)

LE PRÉSIDENT.

En vertu du pouvoir discrétionnaire qui m'est attribué, j'interdis aux défenseurs de s'écarter des moyens qui n'ont aucun rapport avec le fait de l'accusation.

LANJUNAIS.

Vous n'êtes plus des juges alors...

Si!... si!...

Non!... non!...

A DROITE.

A GAUCHE.

LE DÉFENSEUR.

Il est du moins un traité, celui du vingt novembre, qu'on nous reconnaîtra, je suppose, le droit d'invoquer. En vertu de ce traité, Sar-Louis ne fait plus partie de la France : le maréchal est toujours Français de cœur, mais il est né dans un pays qui n'est plus soumis au roi de France.. C'en est plus seulement sous la protection de nos lois...

NEY.

Arrêtez... arrêtez, monsieur!... Je ne veux pas sauver ma vie en reniant mon pays!... c'est un Français que vous jugez, messieurs les Pairs, c'est comme Français que je veux mourir...

DANS LES TRIBUNES ET A GAUCHE.

Très-bien! très-bien!...

LE DÉFENSEUR, bas.

C'était le dernier espoir de salut.

NEY.

Messieurs, je m'aperçois qu'on entrave ma défense! je suis accusé contre la foi des traités, et on ne veut pas que je les invoque... (*A ses défenseurs.*) Gardons le silence, messieurs, j'imiterai d'autres nobles victimes qui m'on précédé... J'en appellerai à l'Europe et à la postérité!...

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Il est temps de mettre un terme au système révoltant qu'on a adopté. On a poussé jusqu'à la licence la liberté de la défense, et on ose se plaindre!... Les commissaires du roi, quelles que soient les résolutions de monsieur le maréchal, persistent dans leur réquisitoire. (*Murmures.*)

LE PRÉSIDENT.

Continuez la plaidoirie en vous renfermant dans les faits.

NEY.

Et moi, je leur défends de parler, à moins qu'on ne leur permette de parler librement.

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Puisque monsieur le maréchal veut clore les débats... (*Murmures dans la galerie.*)

LANJUNAIS.

Mais non... mais non... il proteste contre la violence...

A DROITE.

Silence!... silence!...

LE MARÉCHAL NEY.

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Nous ne ferons plus de notre côté de nouvelles observations, nous terminerons par le réquisitoire : Plaise à la cour de déclarer Michel Ney, maréchal de France, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, coupable d'avoir reçu des émissaires de Bonaparte, d'avoir facilité à lui et à ses bandes...

NEY, *avec force.*

Ses bandes !... oui, les bandes d'Iéna, de Wagram et de Marengo !

LE PRÉSIDENT.

N'interrompez-pas, monsieur le maréchal !

LE COMMISSAIRE DU ROI.

D'avoir passé à l'ennemi avec ses troupes ; enfin de s'être rendu coupable du crime de haute trahison envers l'état et le roi... En conséquence, que le dit Michel Ney soit condamné à la peine capitale.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense ?

NEY.

Vous allez me juger lorsque les faits sont accomplis, lorsque les anciennes passions sont éteintes et remplacées par des passions nouvelles. Vous allez me juger sans vous rappeler que Napoléon s'avancait sur Paris à pas de géant !... sans vouloir vous souvenir de ces transports qui l'accueillaient partout, sans songer que la seconde ville de France lui avait ouvert ses portes et que la première l'attendait triomphant dans les siennes !... Vous m'accusez de trahison ; mais si j'avais trahi le 14, la ville de Lyon avait trahi la veille, et Paris tout entier allait trahir le lendemain ! J'ajouterai enfin, messieurs, qu'au jour où l'état inclinait vers sa chute, un grand dignitaire, un maréchal de France, avait le droit de jeter son épée dans la balance et de se prononcer pour le peuple...

DANS LES TRIBUNES ET A GAUCHE.

C'est vrai ! c'est vrai !

LE PRÉSIDENT.

Faites retirer l'accusé et ses défenseurs. *(Sortie générale.)*

SCÈNE II.

LES PAIRS, *seuls.*

LE PRÉSIDENT.

Je vais poser la première question... Le maréchal Ney est-il coupable d'avoir...

LANJUNAIS, *se levant.*

Pardon, monsieur le président... L'article 12, cet article d'une

ACTE V, TABLEAU IX.

77

convention sacrée qu'on n'a pas permis d'invoquer, s'applique surtout à l'accusé... En conséquence, nous, comte de Lanjuinais, comte de Nicolai, marquis d'Aligre, duc de Broglie, nous déclarons vouloir nous abstenir...

A DROITE.

Vous ne le devez pas... vous ne le devez pas...

LANJUINAIS.

Nous sommes des juges, nous ne sommes pas des assassins.

A DROITE.

A l'ordre! rappelez-le donc à l'ordre!

LE PRÉSIDENT.

Comte de Lanjuinais, comte de Nicolai, marquis d'Aligre, duc de Broglie... je vous rappelle à l'ordre.

LANJUINAIS.

Merci, monsieur le président... Entre ceux qui condamnent et ceux qui s'abstiennent, un jour l'histoire prononcera. (*Rumeur violente.*)

ACTE V.

NEUVIÈME TABLEAU.

LE LUXEMBOURG.

Intérieur de la prison ; on lit sur un des côtés.

SCÈNE I.

LE MARÉCHAL, assis, SES DEUX DÉFENSEURS.

(*Un moment de silence d'abord.*)

LE DÉFENSEUR.

Je vous le répète, monsieur le maréchal, j'augure bien d'un débat si long... vous avez dans la noble cour des amis dévoués.

LE MARÉCHAL.

Pas beaucoup.

L'AUTRE DÉFENSEUR.

Vos frères d'armes ?

LE MARÉCHAL.

Mes frères d'armes!... oui... peut-être... Grenier, Kleber... Gouyon... ceux-là se souviendront du malheureux Michel Ney!

Les autres... (avec un sourire amer) il ne faut pas qu'ils se compromettent.

LE DÉFENSEUR.

Ce serait une lâcheté que l'histoire flétrirait.

LE MARÉCHAL.

Mon Dieu, messieurs, au moment où vous vous bercez d'espérances, l'arrêt est sans doute rendu.

LE DÉFENSEUR.

Nous devons être appelés pour l'entendre. On viendra nous prévenir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN OFFICIER, DES GRENAIERS ROYAUX.

L'OFFICIER.

Messieurs les défenseurs, la Cour des Pairs vous mande devant elle pour assister à la lecture du jugement. (*Tressaillement des défenseurs. Ney est calme.*)

LE MARÉCHAL, après un moment de silence.

Allez, messieurs.

LE DÉFENSEUR.

Nous reviendrons.

LE MARÉCHAL.

Oui... je vous dirai adieu. (*Il leur serre la main avec affection. Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, seul.

Adieu... et pour toujours ! ils ont de l'espoir, ils me le disent du moins... c'est leur affaire... Jusqu'à ce que le bandeau fatal soit placé sur les yeux du condamné, ils lui disent : Espère ! Et telle est la faiblesse humaine, que nous avons besoin de les croire. (*Vivement et avec véhémence.*) Où s'arrêtera donc cette rage de tuer qui les anime ? Quand clora-t-on la liste des victimes ? Ce n'est pas assez du sang que nous avons répandu sur les champs de bataille... il faut en verser les dernières gouttes sur l'échafaud... Pauvre Labédoyère, tu avais bien jugé ces gens-là !... (*Il tire de son sein une lettre, et l'ouvre lentement.*) C'est moi qui ai reçu tes dernières confidences... tu avais prévu mon sort... Cette lettre me fait mal, et je la relis sans cesse. (*Il lit et s'arrête presque à chaque mot.*) « On vient me chercher... mes bourreaux » sont là... dix minutes encore, et mon cœur patriote aura cessé de battre... Fuyez, maréchal ! en France, maintenant ; on ne pardonne pas à la gloire... ils vous assassineront !... » (*En*

pleurant.) Brave jeune homme!... tu pensais en mourant à ton vieux général!... (Il met la main sur ses yeux, se promène, et dit après une pause.) Je suis fatigué... ces longs débats, cette torture de questions... je sens que quelques heures de sommeil me feraient du bien... (Il se jette sur le lit, et s'endort par degrés.) Pauvre Labédoyère!... Et toi! là-bas, à Sainte-Hélène, en ce moment peut-être, tu penses à moi, à celui que tu appelais le brave des braves... Napoléon!... Napoléon!... (Il répète encore quelques mots sans suite et s'endort. En ce moment, on entend le bruit de la clé qui ouvre la porte du Maréchal.)

SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL, endormi, LE SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE DE LA CHAMBRE DES PAIRS, L'OFFICIER, et DEUX SUISSIERS.

L'OFFICIER.

Il dort! (Il s'approche du lit.) Monsieur le maréchal! (Le touchant légèrement.) Monsieur le maréchal!

LE MARÉCHAL, se levant en sursaut.

Que me veut-on?... (Apercevant le Secrétaire.) Ah! c'est vous, monsieur le secrétaire... Déjà...

LE SECRÉTAIRE.

Je suis désespéré d'avoir réveillé monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Ce n'est rien, je reprendrai mon sommeil après... Vous m'apportez l'arrêt de la noble Cour?... (Le Secrétaire fait un signe affirmatif.) Je suis prêt à vous entendre; lisez.

LE SECRÉTAIRE, lisant.

« Vu par la Chambre l'acte d'accusation dressé le 16 novembre » dernier par les commissaires du roi, nommés par les ordon- » nances de sa majesté, des 11 et 13 dudit mois, contre Michel » Ney, maréchal de France, duc d'Elchingen... »

LE MARÉCHAL, l'interrompant.

Dites: Michel Ney, et un peu de poussière.

LE SECRÉTAIRE, continuant.

« La chambre, après en avoir délibéré, attendu qu'il résulte » de l'instruction et des débats que le maréchal Ney, est con- » vaincu d'avoir dans la nuit du 13 au 14 mars 1814, accueilli » des émissaires de l'usurpateur; d'avoir immédiatement donné » l'ordre à ses troupes de se réunir à Bonaparte, et d'avoir lui- » même, à leur tête, effectué cette réunion; » Le déclare coupable des crimes prévus par les articles 77, » 87, 88 et 102 du Code pénal; » En conséquence, faisant application desdits articles, » Condamne Michel Ney, maréchal de France, duc d'Elchin-

» gen, prince de la Moskowa, ex-pair de France, à la peine de
» mort ;

» Ordonne que l'exécution aura lieu à la diligence des com-
» missaires du roi. »

(La voix de l'Archiviste est émue. Le Maréchal est impassible.)

LE MARÉCHAL.

C'est bien ; vous pouvez vous retirer.

LE SECRÉTAIRE.

Ce n'est pas tout.

LE MARÉCHAL.

Quoi donc encore ?

LE SECRÉTAIRE.

« Après le jugement, M. le Procureur général a requis et
» M. le Président a prononcé que, conformément à la loi du
» 24 ventôse an XII, le condamné fût dégradé de la Légion-
» d'honneur. »

LE MARÉCHAL, *d'une voix terrible.*

Degradé ! *(Après une pause.)* C'est juste... *(Il arrache sa décoration.)* Prenez cette décoration, portez-la au roi de France, et remerciez-le de ma part.

LE SECRÉTAIRE.

Si vous désirez voir madame la maréchale et vos enfants...

LE MARÉCHAL, *avec effusion.*

Oh ! oui, monsieur, oui, je désire bien vivement les voir.

LE SECRÉTAIRE.

Ils sont là !

LE MARÉCHAL.

J'espère que vous n'avez pas eu la barbarie de leur apprendre que je suis condamné ?

LE SECRÉTAIRE, *ému.*

Ah ! monsieur le maréchal !

LE MARÉCHAL, *lui serrant la main.*

Pardon, faites-les venir... *(Ils sortent.)*

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL, *seul* ; puis M^{me} LA MARÉCHALE, SES DEUX ENFANTS, UNE GOUVERNANTE.

LE MARÉCHAL.

Ma femme, mes enfants !... du courage... il en faut. *(Entre Madame la Maréchale qui se jette dans les bras de son mari ; elle chancelle. Le Maréchal la soutient et la fait asseoir. Paraissent les Enfants avec la Gouvernante.)*

LA MARÉCHALE, *revenant peu à peu et apercevant Ney.*

Ah ! je ne te quitte plus, je ne te quitte plus !

ACTE V, TABLEAU IX.

81

LE MARÉCHAL.

Reviens à toi, il nous reste encore de l'espoir.

LA MARÉCHALE.

Aucun... je sais tout.

LE MARÉCHAL.

On t'a trompée.

LA MARÉCHALE.

Oh ! non.

LE MARÉCHAL.

Parle plus bas, du moins ; nos enfants t'entendraient.

LE MARÉCHALE.

Les cruels !... ils n'ont pas voulu m'écouter. J'ai pourtant assiégé leur porte... je me suis traînée jusqu'à eux sur mes genoux en leur criant : Grâce ! grâce !

LE MARÉCHAL.

Je ne le voulais pas.

LA MARÉCHALE.

Oh ! c'est qu'il y va du bonheur de toute ma vie, c'est qu'il ne me restera rien si je te perds. Prières, larmes, supplications, tout a été inutile... ce sont pas des hommes, ce sont des tigres !

LE MARÉCHAL.

Du calme, du calme ! N'empoisonne pas la douceur de mes derniers instants. Ton désespoir dissiperait l'heureuse ignorance de nos enfants ; tes cris les avertiraient de mon danger, et je ne pourrais point les presser dans mes bras... J'ai à leur dire adieu aussi. Ne m'enlève pas la force qui m'est nécessaire.

LA MARÉCHALE, avec force.

Oui, je me tairai, j'imposerai silence à ma douleur... je serai tranquille...

LE MARÉCHAL, avec douceur.

Nous nous quittons sur cette terre, mais nous nous reverrons là-haut. *(La maréchale amène ses enfants près de son mari, qui s'est assis. Il les embrasse. L'un est debout, l'autre est à genoux.)*

UN DES ENFANTS, celui qui est à genoux à sa droite.

Mon père, on m'a dit que tu allais quitter cette vilaine chambre... Tu t'en viendras avec nous, n'est-ce pas ?

LE MARÉCHAL.

Oui, mes enfants.

L'ENFANT.

Bientôt ?

LE MARÉCHAL.

Bientôt ! *(Il continue presque à voix basse.)* Je sortirai d'ici, mes enfants. Je serai éloigné de vous pour quelque temps ; votre mère vous restera. Rendez-vous dignes des soins qu'elle vous pro-

digne... aimez-la bien... aimez-la comme vous m'aimez... aimez la France aussi, car la France est votre seconde mère. Quand vous serez grands, quand un cœur d'homme battra dans votre poitrine, souvenez-vous que vous portez un nom glorieux, oui, glorieux. Ne vous appelez ni prince ni duc; ces vains titres, on peut les effacer un jour : appelez-vous Elchingen et la Moskowa, ces deux noms-là seront votre plus noble héritage; On vous racontera ma vie, qu'elle vous serve d'exemple, car elle est pure ; et si votre patrie vous appelle, allez la défendre; et plus heureux que votre père, tâchez de mourir sur le champ de bataille. *(Ici la porte s'ouvre. On voit paraître l'Archiviste et l'Officier des grenadiers royaux.)*

LA MARÉCHALE, *poussant un cri.*

Mon Dieu ! les voilà !

LE MARÉCHAL, *vivement.*

Encore un sacrifice à nos enfants !

LA MARÉCHALE.

Pour eux, oui, pour eux !

LE MARÉCHAL.

C'est fini. *(Il jette un dernier regard sur ses enfants, essuie une larme et dit à l'Officier.)* Je suis prêt, marchons.

LA MARÉCHALE, *poussant un cri et prenant ses enfants dans ses bras.*

Oh ! mes enfants, mes enfants, nous ne le reverrons plus ! *(Elle tombe à genoux avec ses enfants. Tableau. Rideau.)*

DIXIÈME TABLEAU.

AVENUE DE L'OBSERVATOIRE.

Une place près de l'Observatoire. Il fait à peine jour.

SCÈNE I.

UN OFFICIER DE GENDARMERIE, QUELQUES GENDARMES.

L'OFFICIER.

Personne sur cette place... Tout le monde croit encore que l'exécution aura lieu à la plaine de Grenelle... *(On entend sonner sept heures.)* Sept heures... voilà le peloton de vétérans... La voiture du maréchal sort du Luxembourg. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II.

UN SOUS-OFFICIER, VÉTÉRANS, UN PELOTON, puis LE MARÉCHAL, UN ABBÉ, ensuite UN OFFICIER DE GENDARMERIE, UN OFFICIER, KERNOC, LE PEUPLE. *Un peloton de vétérans arrive par la gauche, commandé par un sous-officier.*

LE SOUS-OFFICIER.

Halte!... front! (*Bruit de voiture. — On voit arriver, par la gauche, le Maréchal accompagné d'un prêtre et d'un Officier.*)

LE MARÉCHAL, s'arrêtant au fond.

Monsieur l'Abbé, n'allez pas plus loin... je vous en prie... Allez consoler mes pauvres enfants! ma femme! c'est maintenant le dernier service que ~~vous m'avez~~ me rendre... Adieu... (*L'Abbé s'éloigne.*)

L'OFFICIER, présentant un bandeau.

Monsieur le maréchal,...

LE MARÉCHAL, souriant.

Ignorez-vous donc, monsieur, que depuis vingt-cinq ans j'ai l'habitude de regarder en face les balles et les boulets. (*L'Officier remonte au fond, le Maréchal ôte sa cravate et déboutonne sa redingote. Pendant ce temps, l'Officier de gendarmerie revient de la droite.*)

L'OFFICIER DE GENDARMERIE, à demi-voix.

Le peuple s'amasse là-bas, et mes gendarmes peuvent à peine le contenir.

L'OFFICIER, tirant son épée.

Peloton... garde à vous!...

LE MARÉCHAL.

Allons... (*Haut.*) Je proteste devant Dieu et devant les hommes de l'iniquité de mon jugement. (*Criant.*) Vive la France! (*Se plaçant en face du peloton.*) Soldats, apprêtez-vous... (*Les Soldats restent immobiles.*) Vous hésitez, mes amis... Allons, faites votre devoir... hâtez-vous et visez au cœur. (*Il sort à droite.*) Apprêtez armes... joue... feu! (*Les Vétérans font feu. A ce moment, et comme si le peuple avait forcé la consigne, on voit des hommes et des femmes arriver de gauche. Sur un commandement, les Vétérans se sont éloignés. On voit alors venir, de la droite, le brancard sur lequel est étendu le maréchal; des hommes du peuple portent ce brancard et une sœur de charité l'accompagne. A ce moment, et d'un groupe à gauche, s'élance un homme, c'est Kernoc.*)

KERNOC.

Laissez-moi... je veux le voir encore une fois, mon pauvre maréchal... (*Il s'agenouille.*) Michel Ney... mort! mort! sous des

balles françaises... (*Se levant.*) Honte éternelle à ceux qui l'ont immolé!... Noble victime! un jour viendra où la France régénérée vengera ta mémoire... sur cette place obscure, sur cette terre baignée de ton sang, le peuple et l'armée élèveront un monument expiatoire qui dira aux siècles futurs et la gloire de ta vie et le crime de tes bourreaux. (*Kernoc en achevant tombe à genoux devant le brancard. Le peuple l'imité. Alors, un nuage s'élève et cache le brancard à la vue du public.*)

ONZIÈME TABLEAU.

APOTHÉOSE.

Le nuage se dissipe et laisse voir le monument élevé à Michel Ney par la République française de 1848.

FIN.

N. B. — S'adresser, pour les détails de la mise en scène, à M. Saint-Amand, régisseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.